

**JOURNAL**  
**HELVETIQUE**  
O U  
**RECUEIL**  
D E  
**PIECES FUGITIVES**  
D E L I T E R A T U R E  
C H O I S I E ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.*

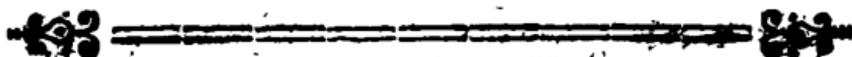
**DEDIÉ AU ROI.**

DECEMBRE 1756.



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



M D C C L V I

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 311

LECTURE 1

MECHANICS

LECTURE 2

LECTURE 3

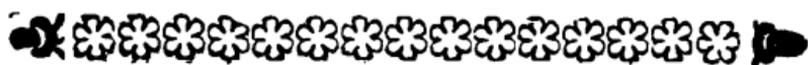
LECTURE 4

LECTURE 5



# JOURNAL HELVETIQUE,

DECEMBRE 1756.



## LETTRE

A Mr. VERNET, Professeur en Théologie, à  
Genève, Sur ces paroles de Nôtre Sei-  
gneur : *En vérité, en vérité je vous dis, que  
tout ce que vous demanderez au Père en mon  
Nom, il vous le donera.* Jean XVI. 23.

MONSIEUR,

ON a dit quelque part dans le *Journal Hel-  
vétique* \*, qu'un bon Théologien de-  
voit être en même tems bon Philosophe.  
Rien de plus fondé que cette idée, quelque  
contestée qu'elle soit par tant de gens, qui,  
par cela même, démontrent à de bons yeux,  
qu'ils ne sont ni bons Théologiens, ni bons

— S f 2

---

\* Juin 1755. *Essai de Pacification entre la Théologie & la Philosophie.*

Philosophes. Mais qu'entens-je par *Philosophe*? Un Home qui conoit à fond le système Planétaire, & fait parfaitement raisonner sur tous les Phénomènes de la Physique? O vraiment non, & je ne pense pas, *Monsieur*, que ce soit là non plus vôtre idée. Ce n'est pas que tout cela ne puisse être l'objet du Philosophe; mais loin d'en faire son capital, j'estime même qu'on pourroit être très bon Philosophe, & n'avoir là dessus que des connoissances très superficielles. Qu'entens-je donc par un Philosophe? En deux mots, un Home qui juge sainement des choses, qui fait leur mettre le juste prix, & qui sur tout le démontre par toute sa conduite. Car c'est une grande erreur de nôtre Siècle, de tant séparer la pratique de la théorie; & ce n'étoit assurément pas là l'idée de ces grands Homes de jadis, qui depuis tant de Siècles ont mérité le nom de Philosophes. Un Philosophe est un Home qui fait s'élever au dessus des Préjugés de l'enfance, de l'éducation, & du vulgaire; un Home qui fait distinguer l'évident, du problématique ou du vraisemblable; celui-ci du douteux; & celui-ci encore du faux & de l'erroné, & qui ne prend & ne donne pas aisément l'un pour l'autre.

Telle est l'idée que me donent de vous, *Monsieur*, vos excellens Ouvrages. Plein

de cette idée, je prends la liberté de vous communiquer une explication un peu nouvelle, je pense, d'un endroit assez important de l'Évangile; soit pour m'y confirmer, si vous la trouvez fondée; soit pour m'en départir, par votre solidité à la refuter, si vous ne la trouvez pas telle. Il s'agit de ces paroles de Notre Seigneur, où dans les derniers & si touchans entretiens qu'il eût avec ses Apôtres, sur le point de se livrer à ses Enemis, il leur promet, avec son assévation ordinaire, que *tout ce qu'ils demanderont au Père en son nom ils l'obtiendront*; ce qu'il leur répète deux ou trois fois. \*

On envisage comunément ces mots, *en mon nom*, come sinonimes à ceux-ci, *pour l'amour de moi*, à *ma considération*, ou, *come étant mes Disciples*, & ce sont vraisemblablement ces paroles qui ont donné lieu à cet usage general dans toute la Chrétienté, de conclure toutes les Prières, en reclamant l'adorable nom du Fils de Dieu, pour l'amour duquel, dit-on, l'on espère d'obtenir ce qu'on a demandé.

Je dois sans doute prévenir d'abord ici certains esprits soursilleux & susperstitieuses-

S I 3

---

\* Jean XIV. 13. 14. & XV. 16.

ment dévots, en déclarant que je suis bien éloigné d'improver cet usage. Dieu nous a trop clairement fait conoitre & ce que son Fils étoit pour lui, en déclarant lui même du haut du Ciel, à réterées fois, qu'il étoit l'objet de ses complaisances, & ce qu'il vouloit qu'il fut pour nous, en nous déclarant de même, que c'étoit lui que nous devons écouter : Le Seigneur Jésus de son côté nous a trop bien fait voir la part qu'il a dans le grand Ouvrage de nôtre Rédemption; & cette Rédemption même nous manifesté trop toute nôtre indignité devant Dieu, pour qu'il ne soit pas très naturel, que tout ce que nous lui demandons, nous le lui demandions au nom de son Fils, en reconnoissant sincèrement, qu'à nous considérer nous mêmes, nous ne mériterions aucune attention de sa part. La question n'est donc pas, si cet usage est bon & raisonnable; mais si on doit le fonder sur ces paroles de Nôtre Seigneur, & si c'est bien là sa pensée.

Je ne disconvienndrai pas que dans quelques autres endroits du Nouveau Testament, ces paroles, *au nom de Jésus-Christ*, ne puissent avoir le sens qu'on leur done ici. Mais si, de celui qu'on leur done comunément ici, il résulte quelque grand inconvénient, & qu'en bone critique on puisse leur en trouver un autre qui n'ait point ces inconvé-

niens, la force & l'universalité, du Préjugé devra-t-elle l'emporter?

Le premier inconvénient que je trouve ici, c'est que nôtre Seigneur eût ataché à si peu de chose l'espérance & la certitude d'être exaucé dans tout ce que l'on demanderoit à Dieu. En éfet, quoi de plus aisé que de lui demander *au nom de Jésus-Christ*, & à sa considération, tout ce que l'on souhaite, & de le lui demander ainsi, non seulement de la bouche, mais du cœur, & en reconnoissant sincèrement que de soi même on ne mérite rien?

De ce premier inconvénient, il en résulte nécessairement un second, bien plus grave encore; c'est qu'un grand nombre de Prières qu'on adresseroit à Dieu de cette façon, ne se trouvant point exaucées, come l'expérience ne le justifieroit que trop, cela formeroit une terrible Objection contre Nôtre Seigneur & la vérité de son Evangile; un scandale qui immanquablement ébranleroit la foi même des fidèles, & ralentiroit leur piété & leur dévotion; sur tout quand on considère l'asseveration redoublée qu'emploie ici Nôtre Seigneur.

Voions donc si l'on ne pourroit point, très naturellement & en bonne critique, trouver à ces paroles un sens qui ne fut pas sujet à de si grands inconvénients. Vous savez mieux

que moi, *Monfieur*, que le nom de Dieu est un Hébraïsme des plus fréquens dans les Ecrits sacrés, qui d'ordinaire ne signifie autre chose que Dieu lui même, son adorable Essence, ce qu'il est en soi & par le glorieux assemblage de ses augustes Perfections. C'est ce que nombre d'exemples du Vieux Testament & du Livre des Psaumes en particulier justifient incontestablement.

Cet Hébraïsme au reste n'a rien que de fort naturel, quand on se rappelle que chez les Hébreux les Noms propres importans étoient tous significatifs, & désignoient ou le caractère de la Personne, ou quelque'une de ses principales circonstances.

Par analogie, le Nom de *Jésus-Christ* ne pourroit-il donc point signifier aussi, ce qu'il est en soi, son Esprit, le fond de son caractère, si je puis parler ainsi? Or parmi tant de divins traits par où le Seigneur *Jésus* s'est si vivement dépeint & caractérisé dans l'Évangile, un des plus frappans, & des plus capitaux, n'est-ce pas de ne rien vouloir pour soi même, de ne se chercher en rien, de s'oublier soi même, pour ne voir absolument en toutes choses que Dieu seul, sa volonté & sa gloire? Le seul cas où il pourroit sembler que Notre Seigneur ne s'est pas parfaitement soutenu dans cette disposition & ce caractère, c'est lors que dans le Jardin il

demanda que la coupe de ses Souffrances & de sa Mort, passat loin de lui sans qu'il la but. Mais que dis-je, grand Dieu ? C'est précisément ici que ce caractère brille avec le plus d'éclat, par la manière dont Nôtre Seigneur se reprend sur le champ : *Toutefois que ma Volonté ne soit point faite, mais la tienne.*

Sur ce pied là, demander *au nom de Jésus-Christ*, prier *en son nom*, ce sera prier dans cette disposition d'esprit, dans laquelle, come *Jésus-Christ*, peu, ou point occupé de soi même, l'on ne pense qu'à Dieu, & ne lui demande par conséquent que des choses qui concernent son Règne & sa Gloire; abandonant entièrement à ses soins & à son bon vouloir tout ce qui nous interesse en propre.

Il est évident que des Prières faites dans cet esprit ne seront point sujettes aux deux grands inconvéniens que j'ai touchés : 1<sup>o</sup>. Est-ce donc quelque chose de bien facile que d'entrer dans cette disposition ? Eh, c'est le *non plus ultra* de la perfection. 2<sup>o</sup>. De telles Prières pourroient-elles jamais manquer d'être exaucées, sinon précisément dans le tems & selon les idées de celui qui prie, du moins dans le tems de Dieu & selon ses idées, c'est à dire, d'une manière plus riche, plus pleine, plus parfaite, plus digne

de Dieu, & plus convenable au vrai bonheur de l'Homme ?

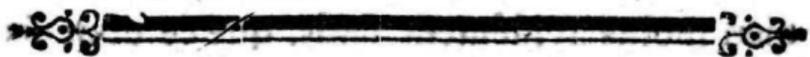
Si par hazard quelqu'un désiroit ici de voir appuyer par quelques autres passages de l'Écriture le sens que j'ai donné à celui-ci, je ne serois pas réduit à l'aller chercher bien loin. Je le trouve dans le chapitre qui suit immédiatement, dans cette divine Prière que nôtre Seigneur adressa à Dieu, quelques momens après avoir prononcé les paroles mêmes dont il est question: *Père Saint, dit-il, conserve en ton Nom ceux que tu m'as donés.* Cela signifiera-t-il: *Conserve pour l'amour de toi, à ta considération, ceux que tu m'as donés.* Chacun voit bien que ce n'est point là l'idée du Seigneur. Et quelle est-elle donc? Ce ne peut être que celle que j'ai dite: *Conserve les dans ton esprit, dans l'unanimité avec toi, avec tes idées, avec ta volonté, & les y affermis de plus en plus.* Aussi Nôtre Seigneur l'explique-t-il lui même ainsi immédiatement après, quand il ajoute, *Ensorte qu'ils ne soient tous qu'un, come nous.*

Pour éviter la prolixité, & l'entui que d'ordinaire elle cause, je ne fais guères, comme vous voyez, *Monsieur*, que d'indiquer les choses. Avec vous, toute longue déduction seroit bien superflüe. *Intelligenti pauca.*

*pauca.* Au reste, quand ce ne seroit que pour l'instruction du public, j'espère que vous voudrez bien m'honorer d'une réponse. J'ai l'honneur d'être avec respect & une estime distinguée,

MONSIEUR,

NEUCHATEL. *Votre très humble & très obéissant Serviteur.*



## LETTRE

*A Messieurs les Editeurs, sur ERASME.*

MESSIEURS.

JE vis il y a quelque tems dans votre Journal, le Chrétien présenté sous l'idée de *Soldat*, de *Soldat de Jésus Christ*\*; idée vive assurément, capable de remuer l'Home; mais de plus, idée très Evangelique; n'y eut il que le Chapitre VI. de l'Épître aux Ephésiens, ou *St. Paul* dépeint le Chrétien come un Home armé de toutes pièces. Vous conviendrez cependant, *Messieurs*, que c'est là une idée assez généralement oubliée. Tout

\* Journal d'Octob. p. 396. &c.

ce qui sent le Combat fait peine à l'Homme, naturellement mol & amateur du repos. On aime mieux s'acrocher à certaines chéries expressions Théologiques, qui, bien que déduites en aparence de quelques termes de l'Écriture Sainte, sont prises dans un sens si étranger aux Écrivains sacrés, que bien sûrement ils en auroient même été révoltés. Je sai bien qu'on ne manque guères d'aporter des correctifs à ces expressions, pour en prévenir l'abus; mais ces correctifs sont bien moins avidement saisis, que ce dont ils doivent être les correctifs, & Dieu fait les terribles ravages qui en résultent.

J'avois donc crû faire une chose utile, que de travailler à faire revivre cette idée du Chrétien, *Soldat* de J. C. & me disois que je ne pourrois mieux y réussir, qu'en la présentant telle que l'avoit' conçüe un Homme tout à la fois éclairé, pieux, disert, éloquent, un Génie en un mot des plus généralement estimés dans toutes les diverses Comunions Chrétiennes, je veux parler d'*Erasme*, & de son *Enchiridion Militis Christiani*, ou, *Manuel du Soldat Chrétien*; Ouvrage que je me propoisois de traduire. Mais avant que de m'y mettre, l'aïant un peu parcouru; j'ai été bien faché d'y trouver çà & là certaines idées, tout à fait inutiles & étrangères à son but, mais avec cela si

peu solides, & si peu du goût de notre Siècle, que j'ai crainit que cela ne nuisit au but de l'Ouvrage, très excellent d'ailleurs. Quel dommage, me suis-je dit! A cela près, quel Livre à mettre entre les mains des Jeunes gens qui aprennent le Latin! Où trouveront-ils une Latinité plus pure & plus élégante? Les *Cicéron* même, les *Tite-Live* & les *Quintilien*, l'auroient admirée. Combien ne vaudroit-il pas mieux les familiariser ainsi de bonne heure avec un Combat très réel, qu'ils auront à soutenir toute leur vie, pour s'affranchir du plus cruel & du plus honteux Esclavage, que de leur remplir la tête de toutes ces anciennes Guerres des Grecs & des Romains, des fabuleux Combats d'un Enée, & de ses scabreuses Aventures avec une Reine de Carthage qu'il ne vit jamais! Et que n'aurois-je pas à dire de tant d'autres endroits scandaleux, empoisonés & infames, qu'ils trouvent dans quelques uns des principaux Auteurs qu'ils ont en mains? Faut-il donc les livrer ainsi dès leur tendre jeunesse à l'Enemi, pour leur rendre d'autant plus nécessaire, dans l'âge mur, la lecture de l'*Enchiridion d'Erasmus*, ou de quelque autre Livre pareil? Heureux encore, s'ils ne se trouvent pas trop subjugués par le mal & le poison, pour que cette

lec.

lecture puisse être pour eux un suffisant antidote.

Pour me consoler un peu de mon chagrin, il m'a pris envie de faire un Choix des plus beaux morceaux de cet Ouvrage & de les traduire. On a fait un Choix des *Pensées d'un Ciceron*, d'un *Sénèque*: Il faudroit être bien entêté de la préférence des Anciens généralement sur tous les Modernes, pour trouver étrange que l'on fit aussi un Choix des *Pensées d'Erasmus*. Je vous en envoie ici, Messieurs, un échantillon. Malgré l'infériorité d'une Version à l'Original, & de la mienne en particulier, le génie & l'éloquence de l'Auteur, sans parler de l'élevation & de la noblesse de ses sentimens, perceront, j'espère, à travers la Version, & justifieront l'éloge que j'ai fait du gros de son Ouvrage.

Par cet échantillon, Messieurs les Libraires, & le Public éclairé, pourront juger tout à la fois de l'idée que je viens de leur ouvrir, d'un *Choix des plus beaux morceaux d'Erasmus*, traduits en François, & de la capacité du Traducteur; & si quelqu'un d'eux, après en avoir délibéré avec des Connoisseurs, juge cette entreprise lui convenir, il peut disposer de moi à toute condition; nul intérêt ne me mouvant ici que celui de l'utilité publique. On pourra même, si l'on

veut, me diriger dans ce choix, & me fixer les morceaux à traduire. Ma pensée n'est point, au reste, que l'on s'en tinte à l'*Enchiridion*. D'autres Ouvrages d'*Erasme* fourniront pareillement de très beaux morceaux; peut-être même y aura-t-il quelques uns de ces Ouvrages que l'on pourroit traduire entiers; tels que sa *Lingua*, ou son *Institutio Principis Christiani*, ou même son *Enchiridion*; pourvû qu'on crût que le Public eut pour agréable qu'on en abrégât le premier quart de plus de la moitié; car pour le reste, il n'y auroit, à quelques mots près, ou tout au plus quelques lignes, qu'à le traduire tel qu'il est. Que si l'on préfère de s'adresser à quelqu'autre pour cette Traduction, loin de le voir avec peine, je me féliciterai d'en avoir ouvert l'idée. J'ai l'honneur d'être très sincèrement,

MESSIEURS.

Neuchâtel ce 1er.

Décemb. 1756.

Votre très humble & très  
obéissant Serviteur.

# EXHORTATION

*Aux Princes.*

*Traduite du Latin d'ERASME\*.*

**V**ous que le Trône élève au plus haut rang, soyez sur vos gardes, pour ne pas vous laisser enchanter aux paroles empoisonnées des Flateurs & des Courtisans, qui vous disent, que, come Souverain, vous êtes libre; que vous êtes au dessus des Loix; que tout vous est permis; que tout ce que vous faites est, par cela même, juste, bon, légitime, & que toute la Morale des Prédicateurs ne vous regarde point. Dites vous, au contraire, & rien de plus vrai, qu'il n'y a de Souverain universel que JESUS-CHRIST, & que, come ses Lieutenants, vous êtes tenus à l'imiter autant qu'il vous est possible: Que personne ne doit observer ses préceptes plus exactement que vous, & que plus que personne vous aurez un rigoureux compte à lui rendre. N'allez donc pas vous imaginer, que dès que vous voulez une chose, par cela même elle soit juste; mais que toutes vos volontés, come celles de chaque particulier, soient réglées sur

---

\* *Enchirid. Milit. Christiani. Fol. 79.*

l'éternelle Justice. Ce qui seroit blamable en tout mortel, gardez vous de le croire innocent pour vous, & même ne vous permettez point tout ce que le vulgaire estime gracieable. Ce qui ne seroit en autrui que simple faute, en vous regardez-le come un crime. Ne cherchez point à vous attirer l'honneur, l'admiration, le respect, l'estime, l'autorité, par des richesses supérieures à celles de vos Concitoïens, mais par des mœurs plus pures que les leurs. Que le vulgaire n'ait point à admirer en vous, ce qui est la source de ces mêmes crimes, contre lesquels vous sévissez tous les jours; car bannissez l'admiration des richesses, où seront les voleurs, les concussionnaires, les sacrilèges, les brigands? Bannissez-le faux prix de la volupté, verra-t-on plus ni raptés ni adultères? Gardez vous donc de vouloir jamais étaler vôtre magnificence, en étalant vos richesses aux yeux des fots; ni vôtre félicité, par du luxe & des voluptés. Soiez les premiers à leur apprendre par vôtre exemple à mépriser tout cela, & à n'estimer que la Vertu, la Frugalité, la Temperance, la Modestie. Que jamais on n'entrevoie dans vos Mœurs rien de ce que vos Faisceaux punissent dans celles du Peuple. Le meilleur moien de retrancher & de prévenir le crime, c'est de faire voir que vous ne faites pas

grand cas de ce qui en est l'objet, je veux dire, des richesses & des voluptés. Gardez-vous de mépriser personne, même du plus bas peuple: Vous êtes tous également l'objet d'une comunc rançon. Et si vous voulez empêcher qu'on ne vous méprise, que ce ne soit point par tout ce bruiant & ambitieux appareil, par de la férocité, des armes & des satellites, mais par de l'intégrité, de la gravité, des mœurs sévères & exemptes de toute la corruption ordinaire du Peuple. Rien n'empêche que dans la Roïauté on ne tienne le premier rang, & que dans la Charité on n'en distingue aucun. Pour vous la vraie primauté doit être, non la supériorité en richesses & en pouvoir, mais de contribuer le plus au bonheur de tous. Ne faites point vôtre propre des biens publics, mais consacrez & employez tous les vôtres à l'utilité publique, & vôtre Personne même toute entière. Le Peuple vous doit beaucoup; mais vous, vous lui devez tout. Tous ces grands & pompeux titres de Majesté, d'Altesse, de Personne sacrée &c. que vos oreilles sont obligées d'entendre, que vôtre cœur ne les avoue ni ne les admette jamais; mais raportez les tous à J. C. à qui seul ils conviennent. Ce qu'on nomme si emphatiquement *Crime de lèze Majesté*, tenez-le pour ce qu'il

y a de moindre. Ceux là seuls lésent vraiment la Majesté du Prince, qui sous son nom comettent des injustices, des cruautés, des violences, & quelque crime que ce soit. Qu'aucune injure ne vous touche moins, que celle qui vous concerne personnellement. Souvenez-vous que vous êtes Personne publique, & que vous ne devez être occupé que du Public. Si vous êtes sage, réfléchissez sans cesse, non sur vôtre grandeur, mais sur la grandeur du fardeau qui vous est imposé; & come vous êtes plus exposé aux tentations, soiez en d'autant plus sur vos gardes, ne vous réglant point ni sur vos Ancêtres, ni sur vos Courtisans, quant à la manière de régner, mais sur JÉSUS-CHRIST seul. Quelle extravagance, qu'un Prince Chrétien se propose pour modèle un *Alexandre*, un *Hannibal*, un *César*, un *Pompée* ! Il arrivera même, que ne pouvant atteindre à quelques grandes qualités qu'ils ont eues, il les imitera sur tout dans les seules choses où leur exemple étoit à fuir. Ce que les Historiens peuvent louer en *César*, ne doit nous être un modèle, qu'autant que ce qu'ils louent en lui s'acorde avec la doctrine de Notre Seigneur. Ne prisez pas assez une Couronne, ni tout un Roïaume, pour que sciemment cela soit capable de vous détourner de vôtre Devoir. Renoncez à tout,

plûtôt qu'à JESUS-CHRIST. N'en doutez pas, il a bien d'autres Sceptres & d'autres Empires à vous doner, en échange de ceux que vous aurez méprisés pour l'amour de lui. Le plus bel éclat, la plus magnifique splendeur, la plus brillante gloire des Rois, est d'aprocher le plus qu'il se peut de la ressemblance avec JESUS le Roi des Rois, qui est également & le plus grand, & le premier en bonté; mais tant qu'il fut sur la terre, il cacha sa grandeur, & ne voulut nous faire voir que sa bonté, afin de nous porter à l'imiter. Bien qu'il fut Seigneur du Ciel & de la Terre, il déclara que son Règne n'étoit pas de ce monde; que c'étoient les Rois des Nations qui aimoient à dominer sur elles; qu'envers ses Frères le Chrétien n'avoit point de pouvoir à exercer, mais de l'amour & de la charité; & que plus il étoit grand, plus il devoit se regarder, non come Maître, mais come Serviteur ment de tous.

Qui ne seroit donc surpris de voir que cet esprit d'ambition & de domination ait passé même chez les Pontifes, les Evêques, & les Théologiens, ne considerant pas que les titres d'*Apôtre*, d'*Evêque*, de *Pasteur*\*,

---

\* Chacun sait qu'*Apôtre*, signifie un *Envoïé*, un *Messager*; *Evêque*, un *Inspecteur*, un *Visiteur*; & *Pasteur*, un *Berger*.

font uniquement des titres d'offices , & non de domination ; & que ceux de *Pape* , & d'*Abbé* \* ne dénotent que de l'affection & de la tendresse , & non de la maîtrise. Mais sur quelle Mer d'erreurs vulgaires m'embarque je ? De quelque côté que se tourne un Home vraiment spirituel , que verra-t-il chez les gens de tout état , sinon matière à rire , & plus encore à pleurer ? Que de sentimens & de maximes dépravées , & totalement opposées à la Doctrine de JESUS-CHRIST ! ce qui ne procède principalement que du malheureux alliage qu'on a voulu faire du Monde avec le Christianisme.




---

\* Chacun fait de même que ces deux mots signifient également un *Père*.



## DISCOURS

*Sur la CONFIANCE en DIEU.*

**L'**Home est foible, & il se voit affailli de bien des maux sur la Terre. Nous sommes sujets à bien des Maladies, qui affligent nôtre Corps, & nous effuions plusieurs chagrins, qui tourmentent nôtre Esprit. Nous nous voions exposés à diférens dangers, quelquefois par la simple Constitution des choses humaines, & quelquefois par la malice des autres Homes.

Dans cette facheuse situation, on cherche d'abord à se délivrer de ses maux par foi même; mais on n'y réussit que rarement. Si nous rentrons en nous mêmes, nous n'y trouvons qu'un fond de foiblesses, que bien des inquiétudes & des irrésolutions. Nous serions donc fort à plaindre si nous n'avions d'autre ressource que nôtre industrie & nos propres forces.

Convaincus de nôtre foiblesse & de nôtre insuffisance, il est naturel, que nous cherchions ailleurs une force & un soutien, que nous ne trouvons pas chez nous. La première pensée fera d'implorer l'assistance d'autrui, de chercher la protection & l'apui de

quelqu'un de nos semblables. Les liaisons différentes que les Homes ont entr'eux, ont pour but de se secourir mutuellement dans le besoin. Si cette ressource leur manquoit, & leur étoit interdite, il vaudroit autant qu'ils vécuissent séparés les uns des autres, dans les Cavernes & dans les Forêts.

Cependant l'Écriture Ste. semble nous le défendre. Elle nous dit que nous ne devons pas nous appuyer sur le bras de la Chair, mais cette défense & quelques autres semblables, ne signifient pas que nous ne devons jamais implorer le secours des autres Homes, ni recourir à eux dans le besoin. Les Auteurs sacrés ont voulu nous dire seulement par là, que nous ne devons pas trop compter sur le secours des Homes, ni mettre en eux entièrement nôtre confiance, & que ce n'est qu'en Dieu, que nous pouvons nous confier sans réserve.

Il s'agit donc de prouver ici, que nous ne devons pas nous appuyer uniquement sur les autres Homes, ni trop attendre de leur protection; que ce n'est que sur celle de Dieu, & sur sa faveur, que nous devons entièrement nous reposer.

Les autres Homes manquent déjà ordinairement des connoissances nécessaires pour nous soulager. Dans une Maladie, par exemple,

il est naturel de recourir à l'Art de la Médecine. Nous en éprouvons quelquefois de salutaires effets ; mais le plus souvent les causes du mal sont impénétrables à ceux même qui ont fait une étude particulière de ces dérangemens du Corps : Les plus habiles ne marchent qu'à tâtons, quand il s'agit de remonter jusqu'à la source ; & lors qu'ils ont découvert la cause du mal , ils n'en connoissent pas toujours le remède. Combien de Maladies qui sont incurables ! Les Médecins nous visitent , nous assistent dans nos Infirmités ; malgré leur secours nous souffrons beaucoup , & souvent la Maladie ne finit que par la Mort.

D'autrefois ce sont des revers , une situation facheuse, qui nous fait recourir aux autres Homes. Mais nos affaires peuvent être en si mauvais état , qu'ils ne savent ni quel conseil nous donner , ni quel remède y apporter. On fait quelquefois des pertes si considérables , & dans des circonstances si acablantes , qu'il ne faut pas s'attendre que ceux dont on implore le secours , puissent les réparer. Nous éprouvons dans de certains cas , des afflictions si désolantes , que toutes les Consolations humaines ne peuvent pas en diminuer le poids. Les meilleurs Amis sont réduits dans ces occasions , à pleurer avec ceux qui pleurent. C'est bien quelque

chose, de partager ainsi l'affliction de l'Affligé ; mais si ces atendriffemens le soulagent un peu , ils ne guérissent pas le mal dans le fond.

Puis que dans plusieurs de nos maux les autres Homes manquent de pouvoir pour nous en délivrer , nous devons déjà conclure de là , que nous ne devons pas mettre en eux une confiance entière & absolue , lors même qu'ils sont les mieux intentionés pour nous.

Mais le plus souvent les autres Homes manquent de bone volonté , & ne s'intèressent guère à ce qui nous regarde. Nos Amis mêmes , après avoir parù s'atacher à nous assez long-tems , nous tournent quelquefois le dos dans un revers. Cette Amitié , qui paroissoit si bien cimentée , se dément. Le moindre intérêt nouveau , un petit changement de circonstances peut rompre tous ces nœuds. Les protestations d'amitié , les ofres de service , les obligations même les plus réelles , tout cela se dissipe au moindre vent. En général , rien n'est plus inconstant que le Cœur humain , rien ne change plus promptement.

Quand nous avons eù l'art de nous atacher quelque puissant Protecteur , quelque Grand , qui ait beaucoup d'autorité , nous nous imaginons avoir trouvé un apui solide,

& nous croïons alors nôtre Confiance bien fondée. Cependant la plûpart des inconveniens , que nous venons de trouver dans nos Egaux , se rencontrent encore dans ces Homes puiffans , élevés au dessus des autres. Ils n'ont pas plus de lumières que le comun des Homes, pour bien conoitre la nature de nos maux & pour y remédier. Leur pouvoir est même plus borné que nous ne croïons , & leur protection n'est pas toujours efficace. Consultons , l'Histoire & nous verrons à quoi se réduit quelquefois cette bienveillance & cette protection des Souverains eux mêmes. Combien de leurs Favoris , qu'ils n'ont pas pû arracher à la fureur de leurs Enemis ? On les voit quelquefois réduits à sacrifier leurs plus fidèles Serviteurs. Un Prince lui même nous done le sage Conseil de ne pas *nous assurer sur les principaux d'entre les Peuples ; & la raison qu'il en done, c'est qu'ils n'ont pas toujours le pouvoir de délivrer (\*)*.

Mais ce qui manque le plus aux Grands c'est la bone volonté. Ils sont sur tout fort sujets au changement & à l'inconstance. Une nouvelle passion chez eux vous fait oublier. Ils conviennent que vous avés du Mérite & même de la Vertu ; mais peut être craignent-ils vôtre trop de régularité. Ils vous regar-

---

\* Psaume CXLVI. v. 3.

dent quelquefois come de trop éclairés Censeurs de leurs défauts : Il n'en faut pas davantage pour vous écarter. C'est une fortune bien chancelante , que celle qui n'est établie que sur la faveur des Grands : Ce fondement est des plus fragiles ; il est sujet à de grandes révolutions. Un nouveau Sifteme renversera toutes vos espérances : Quelquefois même ils changeront à vôtre égard par pûr caprice.

Quelque bien intentionés pour nous que soient ces Protecteurs , ils ne sauroient nous rendre solidement & véritablement heureux, & cette raison est décisive, pour ne pas mettre en eux toute nôtre confiance. Nous pouvons dire des Homes en général , que quand ils n'auroient pas de l'indifférence pour nous, quand ils ne seroient ni ingrats, ni changeans à nôtre égard , on ne devoit pas compter pour beaucoup leur bienveillance. Ils peuvent nous servir pour nous avancer , & nous rendre divers bons ofices, mais ils ne sauroient contribuer à ce qui fait le véritable bonheur. Les meilleures intentions des autres , la plus grande faveur même auprès des Grands , ne sauroient nous procurer un jour de Santé, une tranquillité d'Esprit un peu soutenüe ; elles ne sauroient nous procurer une heure de Vie. Quel apui peut charmer nos chagrins ? Quel crédit peut satisfaire

nos véritables desirs , & remplir le vuide de nôtre Cœur ?

Tout l'appui des Homes n'est qu'un foible Roseau , qui ne plie pas seulement , mais qui casse. Rien n'est moins assuré que leur vie , rien n'est plus caduque que leur durée. Quelque bien intentionés qu'ils soient pour nous , ils ne sont pas les Maitres de leurs jours. La Personne sur qui vous comptés ne peut pas compter elle même d'être demain en vie. Les Protecteurs les plus éclairés , les plus puissans , les mieux disposés en nôtre faveur , les plus constans que nous puissions souhaiter , ne durent que fort peu. Ils tombent eux mêmes après un petit nombre d'années , & souvent cela arrive , lors que nous aurions le plus besoin d'eux. Cette raison , tirée de l'incertitude de la vie des Homes , pour ne pas mettre toute nôtre Confiance en eux , tombe également sur l'appui que nous cherchons dans de puissans Protecteurs , ou dans nos Egaux. *David* nous y fait faire attention , dans le Pseaume que j'ai déjà cité ; *Ne vous assurés point sur les Grands , ni sur aucun autre Home. . . Ils retournent en terre ,* ajoute-t-il , *Et alors s'évanouissent les plus beaux desseins.*

Il faut prendre garde de ne pas outrer , quand on explique ces sortes de Maximes de l'Écriture Sainte. Quand *David* nous dit

ici Ne vous assurer pas sur les Chefs, les Principaux du Peuple, il ne prétend pas nous défendre de mettre absolument aucune confiance dans ceux que Dieu a élevés au dessus de nous en autorité & en dignité. Les Princes & les Magistrats sont come les Lieutenans de Dieu sur la Terre. Il ne leur a confié le pouvoir dont ils sont revêtus, qu'afin qu'ils s'en servissent à défendre les opprimés & à protéger les foibles. On est donc autorisé à recourir à leur Protection, à implorer leur Justice, c'est à dire, qu'il est permis de mettre quelque confiance en eux; autrement on retomberoit bientôt dans l'état de trouble & de confusion qui est inféparable de l'Anarchie. *David* a donc seulement voulu nous faire entendre, que nous ne devons pas trop compter sur quelque Protecteur particulier, que nous pourrions avoir, quoi que puissant & acrédité; qu'on ne peut jamais s'apuier sur lui qu'avec de grandes limitations & que la Confiance que nous mettrions en lui n'auroit pas un fondement solide.

Une Confiance absolue dans quelque autre Home que ce soit, doit être regardée come imprudente. C'est un fondement fragile, qui ne peut que tromper nos espérances. L'Home manque presque toujourns ou de volonté ou de pouvoir. S'il a de la bone

volonté, elle est souvent infructueuse, manque de crédit. Quand il est en état de secourir & de faire du bien, il ne le veut que rarement. Il pourra peut-être le promettre, mais il ne faut pas trop compter sur ses promesses. S'il le veut sincèrement ce n'est que foiblement. Quand il le voudroit même fort vivement, & d'une manière à pouvoir nous flater que ses bones dispositions pour nous continueront à l'avenir, la Mort vient nous l'enlever tout d'un coup.

On conviendra bien que l'on peut taxer d'imprudencce le trop de Confiance que nous mettrions dans les autres Homes. Mais l'Écriture ne s'en tient pas là. Les Prophètes sont allés jusqu'à prononcer une Malédiction contre ceux qui se confient en leurs semblables. *Maudit est l'Home qui met sa confiance en l'Home*, dit Jérémie, & *qui se fait un bras de Chair* \*. Ce Passage demande d'être examiné.

*Maudire*, dans le stile de l'Écriture Ste. c'est quelquefois anoncer simplement un mal; quelquefois aussi c'est souhaiter que ce mal arrive. Voions si la Malédiction du Prophète ne peut point se prendre dans ces deux Sens.

*Jérémie* come Prophète nous déclare donc

\* Jérémie XVII. 5.

d'abord, qu'il ne peut que nous arriver du mal, si nous nous confions trop en l'Homme. On ne peut présager que du triste à ceux qui s'appuient sur la fidélité des Hommes, qui est si trompeuse, & sur leur pouvoir, qui est si foible. Que leur fidélité soit trompeuse, c'est ce dont on ne sauroit douter. L'inconstance fait proprement leur caractère. On ne les trouve pas long-tems dans la même assiette. Ils changent à tout moment d'idées, de sentimens, de résolutions. Une parole, un geste, un rien altère leur affection & la convertit en haine. Mais leur pouvoir est aussi très foible. Ils en manquent le plus souvent pour eux mêmes. Alors ils n'en ont pas pour les autres. Il est donc très naturel de prédire, que ceux qui placent si mal leur confiance, seront trompés dans leurs espérances.

Quelques Interprètes vont plus loin, & ils croient que quand *Jerémie* maudit ceux qui se confient en l'Homme, & qui attendent trop d'eux, il leur a effectivement souhaité du mal, mais voici comment ils l'entendent. Ils disent que ce Prophète souhaite qu'il leur arrive quelque malheur temporel, qui soit la source de quelque vrai bien pour eux. Il desire que ceux qui comptent trop sur le pouvoir & la fidélité des Hommes, soient frustrés de leurs espérances,

afin que l'infuffance des Secours humains leur deviennent un Motif à mettre en Dieu feul leur apui.

Mais voici ce qu'il y a de plus important à remarquer. Toute Confiance dans le fecours des Homes n'est pas frappée d'anathème. Le Prophète ne maudit que cette Confiance qui ne compatit point avec celle que nous devons avoir en Dieu. C'est pour cela que *Jérémie* après avoir dit, *Maudit est l'Home qui fe confie en l'Home*, conclut par ces paroles, *Et dont le Cœur fe retire du Seigneur*. Voilà l'infidélité fur laquelle tombe la Malédiction.

Si l'on demande, coment en nous apuiant fur les Homes, nous nous retirons de Dieu, cela peut arriver de deux manières. Premièrement lors que pour gagner & nous affurer leur faveur, nous ne craignons point de déplaire à Dieu par de baffes flateries pour nos Protécteurs, propres à les corrompre & à leur gâter le Cœur, & fur tout, quand nous les fervons dans leurs paffions criminelles. Mais il n'est pas néceffaire d'aller jusques là, pour être cenfé fe retirer du Seigneur. Nous fomes dans le cas, lors que nous comptons plus fur le fecours des Homes, que fur celui de Dieu. Car en nous confiant dans les Homes, nous de-

devons être convaincus qu'ils ne nous feront utiles, qu'autant que Dieu le voudra bien. Nous ne devons regarder les Hommes les plus puissans que come des instrumens de nôtre bonheur, qui ne peuvent agir pour nous, qu'autant que l'Être suprême les meut & les dirige. Nous devons toujours rapporter le bien que nous recevons de nos semblables à nôtre comun Créateur, come à la première source des grâces qui nous viennent par leur canal.

Après avoir prouvé que nous ne devons nous confier aux autres Hommes, que jusqu'à un certain point, & avec certaines limitations, il s'agit de faire voir présentement, que ce n'est qu'en Dieu seul, que nous devons mettre entièrement nôtre Confiance. Lui seul en est le légitime Objet. Il possède seul, & dans un degré éminent, ce qui manque à la plupart des Hommes, ou qu'ils ne possèdent que d'une manière très imparfaite, ce qui ne peut que rendre chancelante la Confiance que nous mettons en eux.

Dieu a toutes les Perfections requises pour nous protéger efficacement & pour rémédier à nos maux. Il a toutes les Lumières nécessaires pour conoitre parfaitement l'état où nous nous trouvons; toute la Sagesse pour

trouver les moïens de nous secourir; toute la Puissance pour exécuter ce que sa Sagesse a projectté en nôtre faveur. Sa Toute-puissance nous répond du pouvoir qu'il a de nous délivrer de nos misères.

Cette conoissance, ce pouvoir de l'Etre suprême ne seroient pas un fondement suffisant d'une entière confiance, si nous n'étions pas persuadés en même tems de sa Bonté. Mais c'est celle de toutes ses Perfections dont il nous a doné le plus de preuves: Par tout nous en voïons des marques, & dans les œuvres de la Nature, & dans la conduite de la Providence, & dans la dispensation de la Grace.

C'est une Bonté pure, sans mélange d'envie ni de jalousie. C'est une Bonté soutentie & qui est toujourns la même. Nous pouvons toujourns être assurés de la faveur de nôtre Dieu, pourvû que nous lui soïons fidèles. C'est un Protecteur auprès de qui l'on n'a rien à craindre de l'humour & du caprice. Il ne nous abandonne jamais, tant que nous ne l'abandonons pas nous mêmes.

Mais ce qu'il y a de plus important à remarquer, c'est que ce Protecteur sur qui nous nous apuions, doit subsister éternellement. Ceux de la Terre sur qui nous comptons le plus; nous font quelquefois en-

levés lors que nous en aurions le plus de besoin. Nous ne craignons rien de semblable du Protecteur que nous avons dans le Ciel, & nôtre propre mort ne fait que nous unir à lui.

Dieu a donc toute la Sageſſe & toute la Puiffance que nous pouvons fouhaiter dans un Protecteur. Il eſt invariable dans ſes promeſſes, conſtant dans ſes bienfaits. L'homage naturel qu'exige toutes ces Perfections, c'eſt une parfaite Conſiance. Ce Père tendre, cet Ami généreux nous demande de nous repoſer entièrement ſur lui, & d'attendre tout de ſon ſecours.

Ceux qui traitent cette matière ne manquent pas d'avertir, que quand l'Ecriture Sainte nous exhorte à nous confier au Seigneur, elle ne nous interdit pas l'uſage de la Prudence.

Voici quelle doit être la conduite d'un Chrétien ſage & éclairé. Quand il a formé un projet, il concerte d'abord tous les moiens de réuſſir. Il cherche des lumières, il demande des avis, il prend des meſures. Mais il n'oublie pas de recourir au Seigneur, afin qu'il béniffe ce projet & qu'il le faſſe réuſſir. La Sageſſe & la Bonté du Toutpuiffant ſont toujours les premiers moiens qu'il juge propres à lui procurer un heureux ſuccès.

Le Sauveur nous a appris à recourir journallement à Dieu pour lui demander *notre Pain quotidien*. Mais nous devons travailler après cela à nous procurer les choses nécessaires à la vie, mettre en œuvre tout ce que nous avons d'industrie, pour remédier à nos principaux besoins. A l'égard de la fertilité de nos Terres, nous ne devons pas non plus nous reposer tellement sur la bénédiction du Ciel, que nous en négligions le moins du monde la culture.

Somes nous affligés de quelque *Maladie*? Mettons en œuvres les moyens ordinaires pour recouvrer la Santé, mais reconnoissons en même tems, que sans le concours favorable de l'Être Suprême, nos efforts seroient inutiles & les Causes secondes sans efficacité. Par conséquent començons toujours par implorer la bénédiction du Ciel. Ne séparons jamais ces deux choses, le recours à Dieu, & les soins que suggère la Prudence.

On ne manque pas de nous faire ici une difficulté sur l'efficacité de cette Protection. Paroit-il par l'expérience, nous dit-on, que notre Confiance en Dieu change en rien la face de nos affaires? Combien de gens qui recourent à Dieu inutilement & sans se voir soulagés!

Quelquefois ce sont des Chrétiens qui peuvent passer pour avoir de la piété, qui

qui font cette Objection. A quoi me sert cette-Confiance , dira quelquefois un Fidèle ; à quoi me sert elle au milieu de tant de troubles dont ma vie est agitée ? Depuis plusieurs années je mène une vie languissante , la perte de mes biens a suivi celle de ma Santé ; un Procès suscitè par un Adversaire qui a du crédit , épuisé le peu de bien qui me reste. Au milieu de tous ces maux je crie vers le Ciel , & je ne reçois auoun secours. Dans cette triste situation coment demeurer persuadé de l'utilité & de l'efficace de la Confiance en Dieu ?

Pour répondre à cette-Objection je remarquerai d'abord , que je ne crois pas que personne ose soutenir que la Providence n'intervient jamais en faveur des gens de bien. Nous devons aussi reconoitre de nôtre côté que cela n'arrive pas toujours. La difficulté qu'on nous fait seroit spécieuse , si l'Écriture nous promettoit simplement que nous trouverons en Dieu un Protecteur temporel. Mais il nous ménage de plus grands interêts que ceux de la vie présente. Il veut nous rendre heureux pour l'éternité. Afin de parvenir à ce but , il faut quelquefois troubler nôtre repos dans cette vie. Dieu est non seulement un Protecteur & un Père , il fait aussi les fonctions d'un Médecin , & en cette qualité , il nous fait pren-

dre quelquefois des remèdes désagréables. Les afflictions font souvent absolument nécessaires à nôtre salut. Disons donc que nous devons regarder Dieu quelquefois comme un Médecin charitable, qui traite, ou qui prévient de dangereuses maladies.

On ne fauroit assez inculquer aux Hommes ce principe de Morale, qu'ils oublient continuellement, c'est que le bonheur dépend moins des circonstances extérieures où nous nous trouvons, que de la situation de nôtre ame, & du degré de tranquillité où se trouve nôtre esprit. Or rien ne contribue plus à mettre nôtre ame dans la plus heureuse assiéte, que la Confiance en Dieu.

Il y auroit bien des choses à dire sur l'heureuse disposition où la Confiance en Dieu met le cœur de l'Homme. Dès qu'un Chrétien se confie entièrement en Dieu, rien de plus heureux que son état. Persuadé que Dieu prend soin de tout ce qui le regarde, qu'il veille à ses interêts plus que lui même, il se repose doucement dans le sein de la Providence. Il ne s'inquiète plus de rien. On aperçoit dans tout le cours de sa vie une égalité parfaite. Il ne néglige pas ses affaires, il emploie les moïens humains, que la Prudence lui dicte, mais il agit sans trouble & sans inquiétude.

Si le succès est heureux, le Chrétien le goûte d'une manière plus douce & plus pure que le Mondain. Il a la consolation de n'avoir fait aucune fausse démarche pour venir à ses fins. Ce qui lui fait encore trouver plus de douceur dans sa prospérité, c'est qu'il la tient de la main de Dieu. C'est le Ciel qui m'a béni, dit il alors, & cette pensée assaisonne son bonheur & le rend plus vif.

Mais c'est sur tout dans les revers que l'on voit une grande différence dans la situation du Chrétien & dans celle du Mondain. L'un est un Arbrisseau souple qui plie, & qui se relève aussi tôt. L'autre est un Arbre roide & inflexible, qui résiste & qui se brise.

Le Chrétien se voit quelquefois exposé à de facheuses disgraces, mais la tranquillité de son ame n'en est point altérée. Que les Créatures se déchainent contre lui, il ne se laisse point abatre, parce qu'il se regarde sous la protection de Dieu. Au milieu des plus furieuses tempêtes, exposé aux orages les plus violens, il se dit qu'il a à sa droite celui à qui la Mer & les Vents obéissent. Avec cette Confiance en Dieu, l'Homme se soutient dans tous les états. Il ne peut lui arriver aucun mal, que la pensée de Dieu n'adoucisse: Il n'y a plus de dangers

fur quoi l'espérance du secours du Ciel ne raffure puissamment.

Voici l'idée que le *Speçtateur Anglois* nous done d'un Home qui met toute sa Confiance en Dieu. „ Lors qu'il tourne les yeux „ sur sa foiblesse , & ses imperfections , „ il se console en pensant aux Perfec- „ tions de Dieu son Protecteur , qui veil- „ le à sa conservatiou & à sa prospérité. „ S'il manque de prévoiance , il s'en trou- „ ve bien dédomagé par la Toute Science „ de son Créateur. S'il manque de for- „ ces , il se voit à l'ombre du Tout-Puif- „ fant. En un mot , celui qui s'apue „ sur le Souverain Maitre de l'Univers , „ devient sage , puissant & heureux , par „ la sagesse , le pouvoïr & le bonheur de „ cet Etre infini. Il recueille quelque avan- „ tage de chacun des Atributs de la Divi- „ nité , & il perd son insuffisance dans la „ plénitude de celui, qui possède toutes for- „ tes de perfections. \*

Le même Auteur ajoute que cette Con- fiance élève l'Home au dessus de lui même. Dans certaines occasions périlleuses , elle lui inspire un Courage extraordinaire , une force qui ne se trouve point dans le fond de l'humanité. Elle le rend capable

---

\* Le Speçtateur , T. IV. p. 416.

des plus grandes choses , des actions les plus héroïques.

C'est sur tout à l'heure de la mort , que l'on peut apercevoir la différence de la Confiance en Dieu , & de cette trompeuse Confiance qu'on a mis dans la protection des Homes. C'est alors que l'on voit la foiblesse & le néant de ces apuis humains. Qu'est ce qui peut soutenir l'Âme contre cet objet éfraiant ? La Confiance en Dieu qui est nôtre force & nôtre asile. Quand toutes les Créatures nous deviennent inutiles , Dieu fait toute nôtre consolation & toute nôtre joie , par les magnifiques promesses que son Evangile nous donne pour l'avenir. C'est donc là une protection qui s'étend jusques dans l'éternité. Le Chrétien tranquille entre les mains de Dieu , fait qu'il ne l'a conduit aux portes de la mort , que pour l'élever au comble du bonheur. Dans ce moment critique , le Mondain trahi par ses infidèles secours , demeure sans apui & se voit livré à une espèce de désespoir.

Nous devons sentir ici l'avantage que nous avons d'être Chrétiens. La Religion est apuiée sur de très fortes preuves. Mais son beau côté c'est sur tout sa conformité avec nos véritables intérêts. Elle est absolument nécessaire pour le bonheur de

L'Homme. Exposé à bien des dangers & des accidens dans cette vie, la seule chose qui peut le soutenir, c'est ce que lui enseigne la Religion, qu'il doit se confier en la protection d'un Dieu, qui dirige tous les événemens.

Ceux qui ataquent la Religion, & qui travaillent à afoiblir le respect que nous avons pour elle, en répandant de facheux doutes dans nôtre esprit, sont donc des gens très mal intentionés. Ce n'est pas assez de les regarder come nous rendant de très mauvais offices : Alons plus loin, & disons sans détour que le genre humain n'eut jamais de plus cruels ennemis qu'eux.

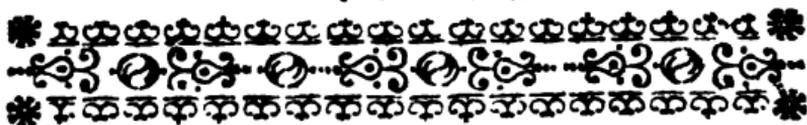
Il y auroit bien encore des choses à dire sur cette excellente Vertu, mais que je suis obligé de supprimer. Il faudroit doner les Caractères d'une juste Confiance, faire voir, par exemple, qu'elle doit être conforme aux Promesses que Dieu nous a faites, & que nous ne devons pas aller au delà, de peur que cette Vertu ne dégénere en témérité. Quand nous nous voions quelquefois dans une situation si triste, que tous les moiens humains paroissent insuffisans pour nous en tirer, ne nous imaginons pas, que Dieu doive faire un Miracle pour nous en tirer. Il ne s'est engagé à rien de semblable.

Il faudroit remarquer, encore que la plupart des Promesses sont conditionnelles, & l'exécution dépend du plus ou du moins d'attachement que nous avons à lui plaire. La Confiance en Dieu suppose toujors des mœurs sages & réglées : *David* nous apprend que pour pouvoir légitimement se confier en Dieu, il faut être vertueux. *Confie toi en Dieu*, dit-il, & fait le bien. \* Mais c'est proprement aux Prédicateurs à pousser ces Réflexions, qui ne feroient pas ici aussi bien à leur place que dans la Chaire.

---

\* PC. XXXVII. 3.





## E S S A I

*Sur l'Histoire.*

## AUX JOURNALISTES.

L'Histoire en Nouveautés come en Leçons fertile,  
Sait seule affaisonner l'agréable & l'utile.

BOILEAU.

**A**près avoir parlé de la Traduction & des Traducteurs, de la Poésie & de l'Eloquence, je vai, *Messieurs*, essaiier de dire un mot de l'Histoire, soit ancienne, soit moderne. J'examinerai son utilité, & la manière de la traiter; j'emprunterai beaucoup des plus grands Maitres, & en marchant seul, je tâcherai de suivre leurs Traces.

*Ciceron* veut que l'Orateur étudie l'Histoire des Siècles passés, qu'il sâche sur tout, l'Histoire Moderne, celle des principaux Empires, & des Rois, qui se sont rendus illustres. *Ignorer, dit-il, ce qui s'est passé avant nous, c'est être toûjours Enfant.* Que saurions nous en éfet, dans la courte durée de la vie, si à la conoissance de ce qui est arrivé du tems de nos Pères, nous ne joignons encore celles des Siècles les plus reculés? Par l'Histoire on est en quelque

forte Contemporain de tous les Homes, & Citoyen de tous les Lieux.

On convient généralement, que pour bien écrire l'Histoire, il faut de la fidélité dans les Faits, de l'impartialité dans le Récit des Evénemens, & dans la Peinture des Personages qu'on met sur la Scène. Il faut éviter également la Flaterie & la Satire; être clair & précis dans la Narration, ne rien dire d'inutile, & ne rien omettre de nécessaire. L'envie de plaire ne doit pas nuire à l'Instruction, qui est le principal but qu'un Historien sage doit se proposer

Mr. de *St. Evremond*, se plaignoit des Historiens *François*, comparés aux Anciens, qui, selon lui, leur sont fort supérieurs. *Il m'est venu, dit-il, dans la pensée, que la médiocrité de nôtre Génie se trouve au dessous de la majesté de l'Histoire, qui ne se borne point à la stérile conoissance des Faits de l'Antiquité, & à la sombre recherche des Dates & des Années.* \* Ce peu de succès, ajoute-t-il, n'est pas la faute de nôtre Langue, qui égale presque

---

\* Les justes éloges que Mr. *St Evremond* donne ici aux Historiens *Grecs & Latins*, n'empêchent pas qu'on ne reproche à *Hérodote* ses Fables, & son goût pour le merveilleux. *Tite-Live* excellent Historien est superstitieux & trop crédule: Ses Harangues sentent quelquefois la déclamation.

*dans la Traduction, celle du Grec & du Latin dans l'Original.*

Mais du tems que Mr. de St. Evremond écrivit ceci, nous n'avions pas en François d'excellentes Histoires, qui ont paru depuis, & qui ont immortalisé leurs Auteurs. Il ne diroit plus aujourd'hui; *Certes il est étrange, que dans une Monarchie où il y a eu tant de Guerres mémorables, & tant de changemens signalés dans les Affaires, que parmi des Gens qui ont la Vertu de faire les grandes choses, & la Vanité de les dire, il n'y ait pas un Historien qui réponde, ni à la Dignité de la Matière, ni à nôtre propre Inclination.*

Ce qui augmente la difficulté de trouver en France un bon Historien, c'est qu'un Politique, un habile Négociateur, n'est ordinairement que cela, & n'a pas l'Esprit assez étendu ou assez cultivé, pour posséder les Loix du Roiaume, discerner leur différent Usage, distinguer les Privilèges du Peuple des Prérogatives qui apartiennent au Prince, & aux Cours Souveraines, aussi anciennes que la Monarchie. Il n'est pas d'ailleurs aisé de remonter à son Origine, & de descendre de là à toutes les Révolutions, par lesquelles elle a passé. C'est un *Dédale* où l'Historien se perd souvent. Les Monumens antiques étant faux ou défectueux, il se trouve quelquefois dans des Terres désertes & inconnues,

où il manque de tout, & où il ne trouve pas même un Guide, pour se conduire. De tant de Contradictions entre les Historiens, qui ont voulu remonter jusqu'à la source de la Monarchie Françoisé. On ne fait pas encore si ce sont les *Francois* ou les *Germainis*, qui ont fait la Conquête des *Gaules*, & qui y ont établi leur Domination. A peine aperçoit-on quelques lueurs au travers de ces ténèbres. Il en est de l'origine des Empires, come de la Source des plus grands Fleuves : Elle est ignorée ou très petite.

Un autre inconvénient, c'est qu'il n'en est pas chés les *François* come chez les *Grecs* & les *Romains* : Ceux ci étoient également propres à comander les Armées, à remporter des Victoires, à faire des Conquêtes, & à les écrire. *Xénophon*, *Polybe*, *Jules-César*, étoient en même tems de grands Capitaines, & d'habiles Ecrivains ; mais les *Généraux François*, laissent à la Renommée le soin de célébrer leurs hauts Faits. Nous n'avons rien ni de Mr. de *Turenne*, ni du grand *Condé*\*. Le seul *Commines*, qui vivoit sous

---

\* Un grand défaut dans lequel tombe la plupart des Historiens *François*, c'est que lors qu'ils décrivent les Guerres entre les Nations Enemies, ils donent toujours le droit & l'avantage à la leur. On voit bien à la lecture des Histoires faites par Mr. l'Abé *Raynal* qu'il est *François*. Mr. de *Voltaire* est beaucoup plus impartial dans les siennes.

Le règne de *Louis XI.* a laissé des Mémoires qui, dans leur langage obscur & suranné, sont encore d'un grand prix. On dit que le fameux Amiral de *Coligni* avoit aussi fait des Annales, qui nous auroient appris bien des choses. On les trouva dans un Cofre après sa Mort, mais elles tombèrent entre les Mains de quelques superstitieux, qui crurent faire à Dieu un Sacrifice de bonne odeur, en les jettant au feu.

On ne sauroit bien faire l'Histoire de *France*, dit Mr. de *St. Evremond*, quelques Guerres qu'on ait à décrire, sans faire connoître les Ordres du Roïaume, la diversité de Religion, les Constitutions de l'Etat, & les Libertés de l'Eglise Gallicane.

Il seroit ridicule de vouloir écrire celles d'*Angleterre*, sans savoir les Affaires du Parlement, & être bien instruit des différentes Religion de ce Roïaume. Il ne le seroit pas moins d'entreprendre celle d'*Espagne*, sans savoir exactement les diverses formes de ses Conseils & le mystère de son Inquisition, aussi bien que le secret de ses Intérêts étrangers, les motifs & le succès de ses Guerres. Nous avons bien les Mémoires de quelques Particuliers, come ceux de *Brantome*, de *Bussi Rabutin* &c. Mais les Mémoires de *Brantome* sont plutôt le récit des Galanteries de quelques Dames & de quelques Seigneurs.

de la Cour de *François I.* & de *Henri II.* qui le récit des grandes Actions des Princes, & des Chefs d'Armée. A l'égard des Mémoires de *Bussi* & de quelques autres Ecrivains *François*, c'est l'Histoire de leur vie, où l'on trouve de petits détails, qui n'intéressent que l'Auteur, & qui ne méritoient pas de sortir de l'obscurité où ils retombent. Je doute même que le Cardinal de *Richelieu*, dont le Ministère est fameux, eût sù en écrire l'Histoire.

L'Histoire demande des Faits remarquables, qui influent sur la Durée, l'Aggrandissement, la Décadence & la chute des Etats. En un mot, il faut de grands Evénemens, qui soutiennent l'attention du Lecteur. Un Règne doux & paisible, qui fait le Bonheur des Sujets & la Prospérité de la Nation, n'est pas le triomphe de l'Histoire. Ce sont des Guerres, des Révolutions qui attachent & qui amusent. C'est ce qui fait qu'on a tant de plaisir à lire l'Histoire de l'ancienne Grèce, & celle des Romains. On y voit des vicissitudes continuelles. Un Peuple est tour à tour vainqueur & vaincu. Les *Athéniens*, les *Lacédémoniens* & les *Thébains* occupent la Scène alternativement. Rome est tantôt menacée d'une ruine prochaine par les *Gaulois*, & tantôt par *Annibal*. Victorieuse de tous ses En-

mis, elle domte les *Gaulois*, & prend *Carthage*. L'Histoire d'*Angleterre* est plus curieuse & intéressée davantage que celle de *France*, parce que l'*Angleterre* a été exposée à de plus fréquentes & de plus funestes Révolutions, & que les revers affreux de quelques Princes fournissent des couleurs éclatantes au Pinceau du Peintre. En un mot l'Histoire, ainsi que le récit des Voyages, exige des dangers, des tempêtes & des naufrages. Une Mer calme & tranquille n'excite point l'attention. J'ai dessein de vous adresser quelques Morceaux d'Histoire dans ce goût, & je comence par celle de quelques Princes infortunés.

II) Quand je lis l'Histoire de ces grands Evénemens, dont la Terre a été le Théâtre, & des Hommes illustres les Acteurs, je ne puis m'empêcher de m'intéresser à leur sort. J'admire les Vertus de *Cyrus le Jeune*; digne du Trône, s'il n'eut pas aspiré à y monter. J'aimé *César*, & je l'estimerois plus encore, s'il n'eût pas eu la criminelle Ambition de vouloir commander à ses Concitoyens, lui qui étoit né pour obéir aux Loix. Je me plais à considérer dans *Caton*, & dans *Brutus*, toute la grandeur des Vertus Romaines; cette austère Probité, ce zèle pour la Liberté, cet amour pour la Patrie, dont ils furent les Victimes.

Cette Pensée en fait naître une autre ; c'est que presque tous les grands Hommes que l'Histoire a immortalisés ont fait une fin tragique, come si le Destin, jaloux de leur réputation, eut voulu leur faire paier la gloire & l'éclat de leur Vie, par une mort cruelle & prématurée. Les Hommes nés dans l'obscurité, & confondus dans la foule, mènent, sans danger, une vie douce & paisible, tandis que ceux qui les gouvernent sont sans cesse exposés aux revers les plus funestes & les plus affreux. Il n'est pas nécessaire de remonter à l'Histoire ancienne, pour être convaincu de cette Vérité ; l'Histoire moderne en fournit les preuves, & l'on en verra plusieurs exemples dans cet Essai, où l'on parle de divers Evénemens qui touchent presque au Siècle où nous vivons ; mais sans aller même si loin, & sans sortir de l'Année 1756. qui tire à sa fin, de combien de Calamités nos yeux, n'ont-ils pas été en quelque sorte les témoins ! Le Feu & l'Eau, deux Elémens contraires, semblent s'être réunis, pour faire les plus affreux ravages. De subites Inondations ont désolé de grandes Provinces, & Constantinople s'est vu en proie aux Flames dévorantes, & a été presque consumée par le plus grand Incendie. La Guerre a fait sentir ses horreurs dans

le Nord & dans le Midi, & ses Étincelles menacent d'embraser l'Europe entière. La France a vu son sein déchiré par de longues Divisions, entre le Clergé & les Parlemens du Roïaume; l'un se fondant sur la Religion, veut soutenir ses prérogatives. Les autres attentifs à leurs Privilèges légitimes, & aux Droits de la Nation, veulent les maintenir.

La Suède n'a pas été plus tranquille: Le Trône & la Liberté, ont été ébranlés par de violentes secouffes. On a entendu réentir au loin les doux Noms de Liberté, & les Mots affreux de Complots & d'Atentats. Des Persones distinguées par leur Naissance & par leur Rang, ont été les Victimes de ces troubles intestins; & ces Victimes infortunées, innocentes, ou coupables, ont coûté des pleurs à la Nation, qui les a sacrifiés.

On a vu un Roi renfermé, & come Prisonier dans son Camp, s'exposer aux plus rudes extrémités, & manquer de tout, plutôt que de manquer à sa gloire.

On a vu de sanglantes Batailles, décider des prétensions de deux Princes rivaux, qui se disputent l'honneur de vaincre & dont l'un veut conserver ses Conquêtes, & l'autre les lui arracher.

Mais

Mais quel Spectacle d'horreur se présente !  
 Je vois une grande Ville abimée & engloutie  
 par des Tremblemens de Terre : Ses Ha-  
 bitans, leurs Palais & leurs Richesses dispa-  
 roitre & s'évanouir. Un Enfant demande  
 à la Terre son Père , & le Père son Fils ,  
 caché dans ses entrailles. Le feu détruit &  
 consume ce qui reste encore. On cherche  
 son salut dans la fuite & l'on est écrasé  
 sous des monceaux de ruines. Cette Ville  
 puissante n'offre plus que d'affreux débris :  
 Ses Temples & ses Edifices sont changés en  
 Masures & en Tombeaux. Son Roi, er-  
 rant dans la Plaine , sans secours & sans  
 azile , a la douleur de voir périr ses Sujets,  
 sans pouvoir les sauver , ni les secourir.  
 La Peste ! . . . mais la Plume me tombe  
 des Mains.

*Sur les noires couleurs d'un si triste Tableau  
 Il faut passer l'Eponge, ou tixer le Rideau.*

GENEVE.

---

*Nous avons renvoïé au Mois prochain les  
 Traits d'Histoire , qui acompagnoient cette  
 Pièce.*

LETTR E

A Mr. R\* \* \*. P. à BERLIN.

MONSIEUR,

**V**Otre absence de nôtre Patrie vous engage à vous informer de ce qui s'y passe, & vôtre Amour pour elle vous en rapproche, malgré vôtre éloignement. Vous savés déjà les brèches que la Mort a fait à nôtre Eglise, & à nôtre Académie, par la perte précipitée & successive de Mrs. les Professeurs *Maurice, Lullin & Tronchin* \*, avec lesquels vous étiez lié, & qui vous aimoient & vous estimoient. Ces pertes sont très difficiles à réparer; mais mes regrets & mon estime pour les Morts ne me rendent pas injuste pour les Vivans. Je ne suis pas de ces Gens qui louent toujours le tems ancien aux dépens du présent, & qui s'écrieront, come *Nestor*. Non, nous ne verrons jamais des *Turrezins*, des *Pisjets*, des *Legers*, des *Tronchins*, des *Cramerz*, des *Burlamaqui*, des *Lullins* & des *Maurices*. Non, Monsieur, la

---

\* Voyés les Journaux Helvétiques de Septembre & d'Octobre 1756. On y trouve leur Eloge.

Nature n'a pas épuisé toutes ses richesses, & tous les dons en faveur de ces grands hommes; elle n'a pas perdu le secret d'en produire de nouveaux: Elle est trop équitable pour priver nos Descendans des mêmes avantages; ce qui nous reste peut nous consoler de ce que nous n'avons plus. Notre Académie, quoi qu'appauvrie de ses pertes, trouve encor un Trésor dans ce qu'elle possède.

On pourroit presque dire la même chose de nôtre Etat, qui a perdu un excellent Magistrat dans la Personne de Mr. *Jean Louis Dupan*, ancien Premier Syndic, & qui avoit exercé plusieurs fois cette importante Charge, avec beaucoup d'honneur & de succès. Il est mort le 30. Novembre 1756. à l'âge d'environ 67. ans. Il pouvoit rendre encore de grands Services à la République par ses Lumières, ses Talens, & son Expérience. Peu de Magistrats ont acquis autant que lui la Confiance de nos Citoyens. Il l'avoit méritée par la justesse de son Esprit, par son impartialité & par la droiture de son Cœur. Cette Franchise, & cette Candeur si vantées, mais si peu connues, & moins encore pratiquées, se trouvoient en Mr. *Dupan*. Elles émanoiert de son caractère & étoient nées avec lui: Convaincu de ses bonnes Intentions, il étoit ferme dans l'Opinion qu'il avoit embrassée, &

croïoit que le plus mauvais de tous les partis , étoit d'être chancelant , ou de n'en point prendre. Je l'ai entendu être presque seul de son avis , & y ramener ceux qui pensoient autrement que lui , sans autres secours que la seule force de la vérité , & le cas que l'on faisoit de son Jugement & de sa Prudence.

Mr. *Dupan* parloit avec dignité , mais ne se piquoit pas d'être Orateur. Il n'aimoit pas les longs Discours , quelquefois nécessaires , lorsqu'une Matière est importante & compliquée. Pour lui , il n'emploïoit jamais quatre mots , lorsque deux pouvoient suffire. Cependant , cette expression laconique , & cette énergie ne laissoient pas de plaire & de persuader. Elles ne conviennent pas mal à un Magistrat.

Feu Mr. le Syndic *Le Fort* aiant été envoie à *Paris* , il y a un certain nombre d'Années , pour les Affaires de la République , Mr. *Dupan* , jeune encore , fut choisi pour Secrétaire de la Députation , & s'acquitta très bien de cet emploi.

En 1738. Mr. *Dupan* , alors Syndic , fut envoie à la Cour de *Versailles* , pour remercier le Roi d'avoir contribué par ses soins & son auguste Médiation , conjointement avec nos illustres Alliés , LL. E.E. de *Zurich* & de *Berne* , à rétablir parmi nous la concorde &

la paix. Nos Troubles Civils avoient fait du bruit en *France*, & n'avoient pas donné bone opinion de nôtre sagesse. On nous regardoit presque come des Barbares, qui se devoient les uns les autres, & malgré le témoignage avantageux que Mr. le Comte de *Lautrec*, Médiateur de *France*, avoit rendu de nous, le préjugé subsistoit encore, du moins en partie, lorsque Mr. *Dupan* parût à la Cour. On vit un Home qui se présentoit bien, qui parloit peu, mais à propos; qui se souvenoit qu'il étoit Député d'une République, petite, mais libre & indépendante, & qu'il devoit remercier un grand Roi, qui l'honoroit de sa Protection. Son Discours fut prononcé avec grace. Il fut court, mais bien rempli, & il plût dans sa noble simplicité. Il fit ensuite le Compliment dans le même goût à la Reine, à Monseigneur le Dauphin, & à Mesdames de *France*. Chacun fut satisfait, & le Député *Genevois* ne parût point étranger dans une Cour très délicate\*, où

---

\* Quoique la principale qualité de Mr. *Dupan* ne fut pas d'être Orateur, cependant il parloit bien & avec facilité. D'ailleurs, ce n'est point par les ornemens du Discours que les Gens d'État brillent le plus. Le Grand *Colbert* avoit un air grossier & embarrassé & un extérieur peu agréable. Nous avons vu un Magistrat très distingué par son Esprit & ses Lumières, qui avoit un air timide & d'écon-

Les moindres fautes font remarquées, où les qualités les plus solides ont besoin pour plaire, des graces de l'extérieur, & où, pour pratiquer les usages, les bienféances & le Cérémoniel, il faut presque les deviner. Les Observateurs les plus éclairés & les plus critiques trouvèrent alors que nôtre République étoit bien digne de l'attention du Cardinal de *Fleuri*, qui étoit premier Ministre, & de celle de S. M. Ce qui contribua le plus au succès de Mr. *Dupan*, c'est que la noblesse de l'Ame se peint dans le port, sur le visage, & dans le Discours. Les paroles ne manquent point, quand on exprime des sentimens. D'ailleurs, il avoit un grand usage du Monde, & si les Homes de divers Pais difèrent par quelques endroits, ils se ressemblent aussi par plusieurs côtés.

Mr. *Dupan* devoit moins à l'Etude qu'à la Nature; & bien plus à son Expérience & au maniement des Affaires, qu'à la Lecture des Livres, qu'il n'avoit guères eù le loisir d'étudier, étant entré fort jeune dans les Emplois publics: Aussi faut-il convenir qu'il ne faisoit pas des Connoissances, qu'on doit aux Sciences, tout le cas quelles méritent: Il ne faisoit pas réflexion, que si des Génies, favorisés extraordinairement du Ciel, peuvent s'en passer, jusqu'à un certain point, elles sont nécessaires à ceux qui n'ont pas re-

qu'elles mêmes favor, & qu'elles sont même utiles aux plus beaux Génies, qu'elles peuvent perfectioner. Personne ne le fait mieux que vous, qui les cultivés avec succès sous les yeux du grand Roi qui les protège.

Les Homes, quelque intelligens qu'ils soient, ne naissent pas Magistrats. Il faut comencer de bone heure à le devenir, afin de prendre le goût & l'esprit de sa Profession. On ne réussit jamais mieux que lors qu'on a passé des petites Charges aux grandes, & qu'on a appris à obéir, pour être plus digne de comander, sur tout, lorsqu'on a à gouverner un Peuple libre & très éclairé. C'est ce que fit feu Mr. Dupan. Destiné aux Emplois publics par ses Parens, qui avoient rempli les premières Charges de l'Etat, il parcourût presque tous les degrés, avant que de parvenir au plus élevé. Quoiqu'il ne fut point flateur, il avoit l'art de faire aimer l'Autorité, en la faisant respecter, & quoi que son Caractère franc & uni lui donat de l'éloignement pour la Brigue & pour la Cabale, il obtint des Citoïens tous les Emplois qu'il demanda, & son Election fut presque toujours unanime. Heureusement il n'est pas permis par nos Loix d'accumuler toutes les Charges sur une seule Tête, qui auroit de la peine à les porter. D'ailleurs, il est dangereux, dans un Etat libre, de

doner trop d'Autorité à une seule Personne : Cela éteindroit l'émulation , & détruiroit l'égalité ; sur tout si les Emplois devenoient perpétuels. Je ne sai si cette unanimité de Suffrages faisoit plus d'honneur à Mr. Dupan qu'à nos Concitoyens même , qui témoignent par là conoitre le mérite , & se plaire à le recompenser.

Ce n'est pas que je croie que le choix du Peuple , soit une bone preuve d'une Supériorité de Vertus & de Talens. Il peut se tromper dans les Elections , qui dépendent de lui , parce qu'il ne conoit pas également tous les Sujets qui se présentent , & qu'il peut être la dupe de l'intrigue & de l'aparence. Cependant , la Voix du Peuple est un Préjugé favorable ; il est doux & flateur de l'obtenir , mais plus encore de la mériter.

Et coment le Peuple seroit-il assés équitable ou assés éclairé pour poser & balancer les différentes qualités des Prétendants , qui postulent les Emplois publics ? Ceux qui sont les plus pressés à les obtenir , ne sont pas toujours ceux qui en sont les plus dignes. Pour faire un bon choix entre ces Prétendants , il faudroit les bien conoitre , & savoir de quoi ils sont plus ou moins capables. Tel raisonne avec esprit & excelle dans la Théorie , qui échouera dans la Pratique , & auquel je ne donerois pas mes Serins à gouver-

ner. Il faut, pour être un bon Magistrat, joindre de grandes Lumières à beaucoup de Prudence & d'Activité, & à une Probité à toute épreuve. Il faut posséder les Loix, en conoitre l'Esprit, & en savoir faire l'application : Il faut que la compassion ne dégénere point en foiblesse, ni la fermeté, en roideur ou en cruauté. Un bon Magistrat doit être l'Homme des Edits & l'Interprète de la Justice. Il doit tacher de maintenir l'union & la concorde au dedans, entre tous les Corps de l'Etat, & la paix au dehors : Il doit encore faire ses efforts pour conserver l'ordre, l'abondance & la prospérité, ou pour les rétablir, si elles ont reçu quelque atteinte. Ce n'est pas assés que de faire fleurir la République, pendant le cours de l'Année de leur Administration, il faut porter ses vûes sur l'avenir, & ne pas sacrifier un grand avantage éloigné, à un petit avantage présent. Le Commerce, les Arts, les Sciences, le Culte public, ou la Discipline Eclésiastique méritent toute l'attention du Magistrat. Il doit se souvenir du Serment qu'il a fait de maintenir la Religion dans sa pureté. Des Magistrats Chrétiens ne sauroient regarder avec indifférence les progrès de la Religion & de la Piété.

Cet article mèn rapelle nôtre Temple de *S. Pierre*, dont nous venons, en quelque sorte de solemniser le rétablissement le 5. de ce Mois de Dé-

cembre 1756. Mr. le Pasteur *Sarrasin* l'ainé, & Mr. le Professeur *Dela Rive*, tous deux d'une ancienne Famille, & très bons Prédicateurs, en firent l'ouverture, non par des Cérémonies puérides & profanes, mais par d'excellens Sermons, selon l'institution & l'usage de l'Eglise primitive, qui ne faisoit la Dédicace des Temples, que par des Prières ferventes, le Chant des Psaumes, la Lecture de la Parole de Dieu, quelquefois par la Célébration de la Ste. Cène, & toujours par d'abondantes Aumônes. Elle laissoit aux *Païens* ou a une aveugle superstition de vaines & fastueuses momeries, plus propres à fraper les yeux & à amuser l'Imagination, qu'à toucher le Cœur & à éclairer l'Esprit. Un Culte pur, de grandes Vérités, un Homage spirituel, un profond Respect pour l'Être suprême, c'est le meilleur moïen de le remercier de ses Bienfaits & d'en attirer de nouveaux.

*Dieu nous demande des Vertus  
Beaucoup plus que des Sacrifices.*

Voilà ce que ces judicieux Prédicateurs nous aprirent. Ils parlèrent ensuite de la Fondation de la Cathédrale & de ces Révolutions : Je répéterai ici ce que ma Mémoire peut me fournir.

Notre Temple de *St. Pierre* est d'une grande Antiquité. Il fut d'abord dédié à *Apollon*, ou au Soleil, par les Idolâtres; il en reste des Monumens. L'Évangile aiant été prêché à *Genève*, environ au IV<sup>me</sup> Siècle, & cette Ville étant tombée sous la domination des Rois de *Bourgogne* de la Première Race, *Gontran* ou plutôt *Gondebaud* fit rebâtir cette Eglise l'an 505. ou du moins y fit de grands changemens, & la consacra à *St. Pierre*. Mais dans la suite du tems, elle fut exposée à divers Incendies, & à des Tremblemens de Terre, qui l'ébranlèrent\*. D'ailleurs dans le dix, ou le onzième Siècle, Siècle de ténèbres & de superstition, cette Eglise parut trop petite. On croioit que Dieu, étant un Etre infini & immense, il falloit un vaste Bâtiment, pour le contenir, & l'on ne pensoit pas que le Temple le plus digne de lui est le Cœur du Juste. L'Empereur *Conrad*, dit le *Salique*, ne crût pas

---

\* Il n'est pas surprenant que les Homes passent & s'évanouissent, come ces feuilles legères qui sont les jouets des Vents, & ne laissent aucunes traces de leur existence, puisque les Bâtimens les plus solides ne sont pas à l'abri de divers accidens, & qu'ils sont détruits & dévorés par le tems. Combien de Temples magnifiques, de Villes puissantes & superbes, dont on trouve à peine quelques monumens ?

pouvoir faire un Acte de dévotion plus méritoire, dans une Epoque où tous les Moines s'érigeant en Prophètes anonçoient la fin du Monde, qu'en rebatiffant nôtre Temple l'an 1024. & en lui donant plus d'étendue. Mais dans ce Siècle d'ignorance, le mauvais goût se répandit par tout, & l'Architecture s'en ressentit. Les *Goths* avoient abandonné la noble & ancienne Architecture des *Grecs* & des *Romains*, pour la charger d'Ornemens & de Colifichets. Nôtre Temple de *St. Pierre* porte l'empreinte de ce goût, même dans sa beauté, car malgré ses défauts, il a un air de grandeur; & il le conserve encore, après les réparations qu'on vient heureusement de finir. Le neuf se trouve lié avec le vieux avec tant d'art, qu'on a de la peine à le distinguer, sur tout dans l'intérieur. Le Bâtiment entier a aujourd'hui toute la profondeur & toute la solidité qu'on peut demander. La Façade, qui est neuve, a de la beauté; elle est accompagnée de six Colones de Marbre, qui forment un péristyle à l'entrée de ce Temple; au dessus & dans l'intérieur, on a placé des Orgues\*, qui font une belle Décoration,

---

\* La plûdant des principales Eglises de la Chrétienté, ont des Orgues, & l'usage en est très

& dont l'harmonie dirige la Voix dans le Chant des Pseaumes & en fait sentir la cadence. Enfin, *Monsieur*, j'espère qu'à votre retour dans nôtre Patrie, vous serez content de cet Edifice, & du bon usage qu'on a fait des Contributions volontaires, qui ont servi à son rétablissement, & que nos Concitoyens ont avancé avec un zèle, qui fait honneur à leur Piété & à leur amour pour la République. Ce qui vous plaira encore, c'est la prontitude avec laquelle cet Ouvrage important a été exécuté. On ne l'a comencé qu'en 1752. & il a été terminé en 1756. C'est que tous les Ouvriers y ont travaillé avec empressement & application. On demeura 45. ans, à bâtir l'Eglise de *St. Paul de Londres* qui fut comencée l'an 1675. & qui ne fut finie qu'en 1710. Il falut bien un plus long terme pour l'Eglise de *St. Pierre de Rome*, qui est la plus belle Eglise de l'Europe Chrétienne, puisqu'il falut l'espace de 140. ans, & quelle exerçat l'industrie de 12. Architectes consécutifs. Pour nous, nous n'en avons pas occupé un si grand nombre. Il est vrai que nôtre Temple n'est pas si vaste,

Y y

---

trés ancien. J'ai lû quelque part que le Pape *Vitulien*, qui siégeoit à *Rome* sous le Règne de l'Empereur *Constant*. II. dans le Vme. Siècle, comença à en faire usage, l'an 660.

& qu'il n'est pas bâti à neuf. Nous nous sommes bornés à consulter M. le Comte *Astieri*, qui nous a donné de bons avis, & nous avons trouvé dans le sein de notre Patrie & du Conseil, des Persones très ingénieuses, qui, sans faire profession d'Architecture, entendent cet Art, & réunissent divers Talens. Ce sont ces Magistrats respectables, qui ont eux mêmes dressé des Plans, & dirigé la main des Ouvriers, en sorte, que l'utile même s'est tourné en Ornaments, & qu'un Edifice destiné à l'édification publique est devenu le plus beau Bâtiment de cette Ville. Rien de plus juste. Ce qui est consacré à Dieu doit bien être au dessus de la Demeure des Homes.

Ce seroit ici le lieu de finir ma Lettre, qui est déjà assez longue; mais come je l'écris le jour de l'Escalade, jour célèbre dans nos Fastes, par la délivrance que Dieu nous accorda, à laquelle nous devons notre liberté temporelle, & notre liberté spirituelle, je crois, *Monsieur*, que vous ne ferez pas fâché d'apprendre quelques particularités sur l'Histoire de *Genève*, qui ne se trouvent pas dans celle de *Spon*, ni dans les Notes de son Comantateur, mais dont j'ai de bons garans.

*Henri IV.* Roi de *France*, aiant pris le Fort de *Ste. Catherine*, qui incomodoit ex-

trèmement les *Genevois*, le leur abandonna, & ils se hatèrent de le démolir; mais ils ne furent pas moins empressés à remercier ce Prince, qui les aimoit, & qui, sensible aux services qu'il en avoit reçû du tems de la Ligue, leur donnoit souvent des preuves signalées de sa protection. Ils lui députèrent le fameux *Théodore de Bèze* \* pour le remercier, & ce Ministre fut acompagné de plusieurs des principaux Seigneurs de la Cour, ce qui marque le cas qu'ils faisoient & de la République & de son Envoié. Le Roi fit beaucoup de caresses à *Bèze*, qu'il nommoit son Père, & auquel il fit présent de 500. Ecus.

Ce Prince se déclara constamment le Protecteur des *Genevois*. Il voulut qu'ils eussent dans son Roïaume les mêmes Privilèges

Y y 2

\* *Genève* est une Ville très ancienne : Il paroît qu'elle étoit déjà une bone Place du tems de *Jules César*, qui en parle avantageusement, & qui y fit quelque séjour. Elle fut dans la suite sous la Domination des premiers Rois de *Bourgogne*, qui en usurpèrent peut être la Souveraineté : Car les *Genevois* ont toujours été Amateurs de la Liberté. Ils la recouvrèrent en éfet, après l'extinction de la race de ces Rois & ne l'ont conservée que par un Courage à l'épreuve des plus grands revers, & par une protection visible du Ciel.

que les *Suíffes* & que ses Sujets. Il les exemta du Droit d'Aubaine, & l'on en trouve l'Acte dans la suite de l'Histoire de Mr. de *Thou*, par Mr. *Rigault* page 245. *Charles Emanuel*, Duc de *Savoie*, l'Enemi déclaré de *Genève*, aiant prié *Henri* de se désister de la Protection qu'il acordoit à cette Ville, lui promettant en récompense de l'aider à prendre le *Milanois*, le Roi lui fit réponse;

„ Qu'il ne doneroit jamais atteinte à la  
 „ Liberté de *Genève*, dont la conservation  
 „ lui étoit chère.” Il aimoit les *Genevois*, dit l'illustre de *Thou*, parce qu'ils lui étoient fidèlement attachés. & qu'il ne pût se rendre Maître du pas de *Cluse*, qu'autant qu'il les eût pour Amis & pour Alliés.

Aussi dans la Guerre qu'ils en eurent contre le Duc de *Savoie*, ce grand Prince leur envoia souvent du secours, & il regarda toujours *Genève* come une République libre & indépendante, de même que ses Prédécesseurs, les Rois *François I.* *Henri II.* & *Henri III.* Et coment auroient-ils eût quelque doute sur ce sujet, puis que les Empereurs *Charles IV.* *Charles V.* *Frédéric Barberousse*, *Sigismond*, & l'Empereur *Venceslas*, qui conféra à *Amédée VIII.* le Titre de Duc de *Savoie*, ont toujours nommé *Genève*, une Ville libre & Impériale. Le Duc *Amedée* lui même, qui fut élu Pape, sous le titre

de *Felix V.* reconut la Souveraineté de cette Ville, déclarant qu'il avoit reçu du Secours des *Génevois*, non come Sujets, mais come Voisins & bons Amis. Les Ducs de *Savoïe* furent eux-mêmes Feüdataires des Evêques de *Genève*, pendant l'elpace de plus de 400. ans. Toutes ces disputes furent terminées par les Traités d'*Hermance* & de *St. Julien*, mais plus heureusement encore par le Traité conclu il y a deux Ans avec S. M. le Roi de *Sardaigne*, qui a reconu l'indépendance de la République.

Ha, *Monsieur!* Que nous fomes heureux aujourd'hui! Toute l'Europe est en alarmes & nous jouissons d'une Paix profonde! Nos Temples abatus sont relevés; nôtre Commerce prospère; nôtre Ville se peuple & s'enrichit. C'est Dieu, sans doute, qui nous procure ces grands avantages.





## L'ABEILLE LITERAIRE.

### VI. ESSAI

Alter jam subit Annus

*Voici le Nouvel An.*

CLAUDIANUS.

**B***on Jour ; Bon An !* Mots indéfinissables. Je suis come *Socrate*, Citoyen du Monde, & je forme des Vœux sincères pour tous les Homes : Je leur souhaite la plus belle des Années. Puissent-ils être enfin convaincus que la Félicité ne se trouve, ni dans les Guerres sanglantes, ni dans les Inimitiés cruelles, ni dans le Vice honteux. Puissent-ils graver dans leurs Cœurs, ces sages Maximes : *Il n'y a d'heureux que celui qui regarde come un vrai mal, tout ce qui est honteux, & come un Bien, tout ce qui est bonête : Celui dont l'unique Volupté, est de mépriser souverainement toutes les Voluptés.* C'est d'un tel Home qu'un grand Poète dit avec tant de majesté, „ Que l'aspect du „ plus cruel des Boureaux ne seroit pas „ capable de l'éfrayer, & que même, si

737  
» l'Univers entier s'érouloit sous ses pas ,  
» il en verroit les Débris d'un œil ferme  
» & ferein.

Mais si les Homes ne peuvent être réellement heureux qu'à ce prix , dois je espérer de voir mes Desirs accomplis ? *Horace* disoit de son tems : „ Allés sur la Place  
„ publique : Adressés vous au premier  
„ venu , & je vous le garantis Esclave,  
„ ou de l'Ambition, ou de l'Avarice,  
„ ou de quelque autre Passion. \* ” On  
a éprouvé depuis , que le Monde est le Rendez-vous de tous les Vices, le Réduit des Passions ; que la Terre & les Mers en sont couvertes.

Homes ! Telle a toujours été la source empoisonnée, dont tous vos malheurs ont découlé. Une longue Expérience n'a-t-elle donc pû deffiller vos yeux ? Non ! Nos Pères ont été vicieux, & nous le fomes encore davantage. Le détail suivant en fera la preuve :

Il y a quelques jours , qu'en parcourant un Livre , j'y trouvai la Fable *des deux Aventuriers* & du *Talisman*. Je ne suis pas né crédule , & j'avois toujours mis dans la

Y y 4

---

\* *Quemvis mediâ erue turbâ .  
Aut ob Avaritiam , aut miserâ Ambitione laborat .  
Sat. IV. Lib. 1.*

liste des Frivolités, tout ce qu'on débite sur le pouvoir des Fées. Je traitois même de fabuleuse l'Anecdote intéressante de l'Anneau de *Gygés*, qui le rendit invisible, qui le fit Roi. \* Quoi, me disois-je, avec toute la sévérité Philosophique, la vaine combinaison de certaines Lettres, les Hyéroglyphes les plus composés, pourroient-ils donc influer sur la Destinée des Hommes? Les loix de la Nature sont l'ouvrage de l'Être Suprême; sa Providence attentive veille à leur constante exécution. Que peut avoir de comun avec elles, un fragile morceau de terre ou de cuivre, sur lequel une main crédule aura tracé des Caractères bizarres? C'est là cependant tout le mystère des Talismans.

Raisons spécieuses: Elles me paroissoient même frapées au coin de l'Evidence; mais par malheur pour mon Bon-Sens, j'étois dans l'erreur, & voici de quelle façon je l'ai reconu.

Dès que j'eus cessé de lire, je m'abandonnai à mes réflexions. Bientôt un doux sommeil s'empara de mes Membres. Ce fut alors que je m'imaginai qu'on m'avoit transporté tout à coup dans une Vallée des plus

---

\* On lit ce trait dans les Ouvres de *Platon*. *Cicero* en donne le vrai sens au Livre-III. des Offices.

délicieuses, où je crus retrouver tous les charmes de la Belle Saison : Un soufle plus pur que l'Haleine des Zéphirs, y tempéroit l'ardeur du Soleil. Les Fleurs y répandoient au loïn une odeur exquise. Des Ruiffeaux plus clairs que le Cristal y couloient dans la Plaine, avec un doux murmure. Les plus riches Moiffons m'y paroiffôient inviter le Moiffoneur. De tous côtés s'élevoient en Amphithéâtre, de rians Côteaux : Ils étoient couronnés de Vignobles, & revêtus de Raisins. Pour tout dire en un mot, je me rapellois tout ce que les Poètes ont dit de la Vallée de *Tempè*, ou de l'Isle de *Calypso*.

Mais quelle fut ma surprife, lorsque j'y aperçus un Chœur brillant de Nimphes toutes plus jeunes, plus piquantes les unes que les autres : C'étoient autant de Fées : Je les reconus à leur Parure, à leurs Atributs. Elles m'abordèrent avec un gracieux fourire, & je les trouvai trop aimables, pour en avoir peur. *Suis nos pas*, me dit l'une d'entr'elles, en m'appellant par mon nom : *J'ai présidé à ta naissance, & je conois tes Sentimens. Ton Esprit aime la vérité, il la recherche avec ardeur, mais tu te plais trop à t'égarer sur les traces du Préjugé. Quelques Contes bleus, forgés par des Ignorans, t'ont fait jusqu'ici révoquer en doute nôtre existan-*

ce ; notre réalité. Viens t'instruire par tes yeux ; viens conoitre , non ces Etres chimériques , qui troublent le repos des Homes , ou qui favorisent leurs folles Passions ; mais des Fées , qui ne respirent que pour les rendre heureux , s'ils vouloient nous écouter.

Ce n'étoit plus un songe frauduleux , dont j'étois le jouet : Il me semble que j'y suis encore. J'avois come à présent le libre usage de tous mes Sens : Je voïois ; je questionois ; je répondois : Rien ne me captivoit. D'ailleurs on ne fait point des Rêves dans le goût de ce qui me reste à d'écrire

On me conduisit successivement en divers apartémens , où l'Or & l'Argent brilloient à l'envi. Nous traversames ensuite un vaste & magnifique Parterre , au bout duquel on me fit entrer dans une Grotte mystérieuse. Une immense Bibliothèque y frapa d'abord ma vüe. Je m'aprochai. Tous ses Volumes y sont partagés par Années , & portent également ce Titre en Lettres d'Or : *Théâtre de la Vie Humaine*. La Fée ma Protectrice conut aisément , le desir impatient que je ressentois , d'ouvrir quelqu'un de ces Livres , & d'en dévorer jusqu'aux virgules ; mais elle me présenta un objet encore plus intéressant. Elle n'eût pas plutôt tiré un Rideau du côté de la Grotte opposé à la Bibliothèque , que je ne vis plus

qu'une Glace mille fois plus polie, que tous les Chefs d'œuvres de *Venise*. Ce fut alors qu'elle prit un Talisman d'une Vertu incroyable.

*Quelles Villes, quelles Persones veux tu voir, me dit elle en souriant? . . . Je nommai; je vis . . . Ah! divine Fée, seroit ce donc un crime de raconter tant de mystères? Mais non! Il n'est pas encore tems: J'ai fait ferment, je suis lié, & je ne puis maintenant en citer que quelques traits généraux.*

Que mon Lecteur se peigne donc ici telle Rüe qu'il voudra d'une Ville un peu nombreuse, & qu'il s'y croie placé au nouvel An, le jour des Etrennes. C'étoit justement ma position dans cette Grotte enchantée. Or ce ne fut ni le bruit des Tambours, ni le son confus des Instrumens, ni les Parures étudiées, ni les complaisantes Feintes, ni les burlesques Tournures de Complimens, ni les perfides Baisers qu'on se donne, ni les Minauderies, qui fixèrent mon attention; mais le Talisman m'ouvrit tous les Cœurs: J'en fis come l'Anatomie. Je laissois la Langue prononcer équivalément son *Bon Jour*, *Bon An*, pour examiner quel sens le Cœur y atachoit, & je conclus bientôt que ces deux Mots ne peuvent être définis en général. Je ne

veux, pour le démontrer, qu'un léger Craion des Scènes dont je fûs témoin.

Les deux qui entrèrent en lice les premiers, étoient d'un caractère fort opposé. Tous deux Favoris de *Plutus* \*, & comblés de Biens sans mesure, ils auroient pû se procurer ce qu'on appelle une Vie aisée & tranquile; mais l'un étoit Avare; l'autre Dissipateur. Rien de plus affectueux que leur Extérieur: Ils s'embrassoient; ils se complimentoient: On les auroit crû intimes Amis. Sans le Talisman, j'en aurois été dupé moi-même; mais voici ce qui se passoit au fond de leurs Cœurs. „ Quel „ Destin aveugle; disoit le Prodigue, „ s'opiniatre ainsi à augmenter les Revenus de ce *Turc*, de cet *Arabe*? Sait-il „ s'en faire honneur? Ne se refuse-t-il pas „ au contraire, jusqu'au nécessaire? Il fait „ de ses *Lois*, ce que je fais de mes Tableaux: Il les regarde; ou, par un forfait encore plus énorme, sa timide Main les enfouit dans le sein de la Terre. O „ Dieu, done moi des yeux assés perçans „ pour découvrir un jour le Trésor de „ cet Avare; il n'y retrouveroit que le „ *Nid*. \*\*

---

\* Dieu des Richesses. Il est aveugle selon la Fable.

\*\* Fable de l'Avare.

Le Thésauriseur faisoit de son côté la critique amère des profusions du Dissipateur : Il le comparoit au Singe , au *Don Bertrand* de la Fable , qui trouvant sur le Comptoir les Doublons de son Maître

..... *Se mit dans la pensée*

*D'en faire un Sacrifice au liquide Manoir*

Ou , pour le dire en Prose , de les jeter dans la Mer. Il le croioit déjà réduit à la disette ; & le desiroit encore plus . . „ Ah!

„ s'écrioit-il , avec éfufion de Cœur , si je  
 „ pouvois grossir mon Epargne des débris  
 „ de sa fortune ! Si je pouvois du moins  
 „ avoir dans le cours de cette Année la  
 „ douce fatisfaction de voir , ou ses Vignes  
 „ brulées , ou ses Moiffons perdües , je  
 „ lui vendrois au pieds de l'Or mes Bleds  
 „ & mon Vin : Il lui en faut , à quelque prix  
 „ que ce soit. Grand Dieu , puis qu'il se  
 „ ruine sans ressource , peux tu faire passer  
 „ son Argent dans des mains plus œco-  
 „ nomes , plus prudentes que les mien-  
 „ nes ?

Tels étoient les souhaits de leurs Cœurs  
 Décidés du vrai sens de leurs Careffes , de  
 leur *Bon Jour* & *Bon An*.

La Fée m'interrompt ici , pour me faire remarquer que *Rouffseau* a peint l'Homme d'après nature dans les Vers suivans :

*Certain Curé , grand Enterreur de Morts ,  
 Assis au Chœur , récitoit le Service :  
 Certain Frater , grand dissequeur de Corps ,  
 Tout vis à vis , chantoit aussi l'Office :  
 Pour un Procès , tous deux étant émus  
 De Maudissons lardoient leurs Oremus \*  
 Hom ! disoit l'un , jamais n'entonderai je  
 Un Requiem sur cet Opérateur ?  
 Dieu Paternel , dit l'autre , quand pourrai je  
 A mon plaisir , dissequer ce Pasteur ?*

Je distinguai ensuite dans la foule un Homme qui marchoit à pas mesurés. Son air étoit grave , son front anonçoit un Esprit austère & plein de sévérité ; aussi étoit ce un autre *Solon*. Il aborda un *Cresus*. La circonstance les engagea à se présenter les souhaits réciproques d'une bone Année. Le Riche faisoit consister le Bonheur dans le faux éclat qui l'environoit. Parce qu'il étoit le plus opulent du Pais , il s'en croïoit de même le plus fortuné. *Bon Jour , Bon An*. signifioit dans sa façon de penser , de grands Biens , de superbes Palais , une Vie bruiante , des Plaisirs voluptueux &c.

Mais le Sage , que rien de tout cela ne pouvoit toucher , donoit aux mêmes mots

---

\* *Oremus* , c'est à dire Oraisons. *Requiem* c'est le premier mot de l'Office des Morts chez les *Catholiques*.

un sens tout oposé. Il ne souhaitoit de Félicité pour lui même , pour le *Crésus* , pour tous les Homes , que celle que procure la Vertu. Quand il disoit donc *Bon Jour* , *Bon An* , c'étoit come s'il eut dit „ Puissies  
 „ vous reconoitre enfin , pendant cette An-  
 „ née , le néant de tout ce que vous idola-  
 „ trés : Puissies vous n'être dévoré d'aucu-  
 „ ne inquiétude , n'être enflé par aucune  
 „ vaine joie , n'être amoli par aucune Vo-  
 „ lupté : ” Le vrai moïen d'y parvenir , est  
 d'être sourd à la Voix trompeuse de l'illu-  
 sion , de n'écouter que la Vérité. . . . Je  
 comptai bien des *Crésus* ; mais hélas ! Que  
 je trouvai peu de *Solons* !

Dieu ! Quel vaste Champ ! . . . Il faudroit  
 des Volumes , pour doner une idée des dé-  
 tours secrets , des plis & replis tortueux ,  
 que le Talisman me découvroit dans la plû-  
 part des Cœurs. Je vis de jeunes Héritiers  
 dont la Bouche flateuse souhaitoit au Viel-  
 lard un *Bon Jour* , *Bon An* , des plus ten-  
 dres , & même des Années aussi longues que  
 celles d'un *Nestor* ; mais dont le Cœur per-  
 fide tenoit ce langage : *Vivra t-il encore tou-  
 te cette Année ? Sera t-il donc éternel ? Il a  
 déjà la moitié de l'Esprit au Ciel ; que fait-il  
 encore sur la Terre ? &c. . . .* Je vis tels  
 Avocats dont le *Bon Jour* , *Bon An* , étoit  
 un desir violent de ne plus manquer de

bones Causes (jai voulu dire bones pour eux.) Je vis plus d'un *Perrin Dandin*, qui ne desiroit que des occasions frequentes de gruger l'Huitre.

*Ne laissant aux Plaideurs , qu'à chacun une Ecaille.*

Je vis des Auteurs dont le *Bon Jour*, *Bon An* vouloit dire „ Aiés donc enfin „ du goût pour les bons Ouvrages ! N'y „ a t'il pas affés longtems qu'on a dit des „ Savans.

*Ils sont toujours logés à la troisième Chambre*

*Vêtus au Mois de Juin, come au Mois de Décembre ;*

*Aiant pour tout Laquais , leur Ombre seulement.*

„ Si vous ne voulés pas paier à un Au- „ teur ce qu'il pense , & ce qu'il écrit , ne „ faites pas fondre du moins au milieu de la „ critique ; les meilleurs Ouvrages tous „ entiers ? ” Je vis des Loups cruels , qui calculoient combien , pour se rendre l'An- née heureuse , ils devoient égorger d'Agnaux innocens ; qui combinoient déjà les moïens d'empêcher , que le *Biquet* soupçonneux , ne leur demandât *Patte blanche*. Je vis des Renards fins & rusés , qui n'aspiroient qu'au bonheur de saisir le Fromage de Maitre Corbeau , ou d'ateindre enfin aux Raisins. Je vis des Coqs ignorans , dont les Vœux étoient de rencontrer , non des

Perles, mais quelques Grains de Mil.  
Parlons sans figures; mes regards incer-  
tains se confondirent dans un Monde de  
Flateurs, de Prudes, de Coquêtes, d'Am-  
bitieux, de Pédans, de Tartufes, d'In-  
grats &c.

Où le Misantrope de Molière, se seroit  
écrié en pareil cas;

*Morbleu, c'est une chose, indigne, lâche, infame,  
De s'abaisser ainsi, jusqu'à trahir son Ame;  
Et si par un malheur, j'en avois fait autant,  
Je m'irais de regret, pendre tout à l'instant. . .*

Quant à moi, qui n'ai pas autant d'hu-  
meur, je me contentai de dire

*Je ne trouve par tout, que lâche Flatterie;  
Qu'Injustice, Intérêt, Trahison, Fourberie;*

Et je fus dès lors convaincu, qu'il n'y  
a pas au monde un terme plus vague,  
ni plus difficile à définir, que celui de *Bon  
Jour, Bon An.*

Pendant la Fée contemploit à son aise  
tout ce qui se passoit dans mon Cœur:  
Il étoit, je l'avoue, plus agité qu'une Mer  
en courroux. Elle voulut me tranquili-  
ser, & quelques Ames sincères, ingénues,  
pleines de probité, qu'elle me fit remar-  
quer à propos, firent cesser mon trouble.

Que les Hommes entendent mal leurs vrais intérêts, reprit alors ma Protectrice! Tu viens de t'en convaincre par toi même; leur Élément est la Vanité. Il faut à leur Orgueil des Richesses, des Titres, des Honneurs: C'est pour s'en procurer, qu'ils deviennent doubles, parjures, criminels; ajoutons que c'est par là, qu'ils se rendent malheureux. Platon, plus sensé qu'eux, disoit autrefois, que l'Or & l'Argent perdent leur éclat, quand on les approche de la Vertu. Le sage, ou si tu veux, l'heureux a pour Déesse: Omnia mea mecum porto. Je porte tous mes Biens avec moi, c'est à dire je les ai dans mon Cœur; je les y conserve à l'abri des Revers: Tout ce qui est extérieur à moi, ne m'appartient pas.

Quelle prodigieuse différence, continua-t-elle, après un moment de Silence, qu'elle étonnante contradiction entre les desirs des humains. Tu viens de lire dans leurs Cœurs tous les Vœux étrangers, qu'ils forment! Ce sont néanmoins ces Vœux, qui leur dictent la plupart des Prières qu'ils adressent à l'Être Suprême! Ils veulent le rendre Complice & Protecteur de toutes leurs Folies, de leurs Injustices? Ce sage & puissant Auteur de l'Univers, pourroit il les exaucer?

C'en est assez. Va, pars, & profite de ces courtes Réflexions. Rends toi digne de mes

*soins.* Quelque jour, je t'ouvrirai le grand Livre du Monde, que tu vois ici distribué en tant de parties, Livre toujours ancien & toujours nouveau; où tout est intéressant & instructif, où la partialité, l'ignorance & le mensonge, n'ont point de part; Livre qu'il faut lire sans préjugés, & sans passions..... En attendant que je te ramène dans ce Séjour enchanté, écris pour censurer le Vice; mais souviens toi d'épargner les Vicieux, & de ne nommer aucun de ceux, dont je t'ai procuré la vie. Tu n'es pas sans défauts; le meilleur des Homes n'est pas celui qui n'en a point, mais celui qui en a le moins.

Châque parole d'une Fée si judicieuse & si humaine faisoit sur mon Esprit une impression profonde, & ajoutoit quelque chose, à ma vive reconnoissance. J'étois sur le point de la lui témoigner de bouche, & de laisser éclater mes justes transports, lorsque dans un clin d'œil, elle prit une Baguete d'ivoire, m'en frapa légèrement les Paupières, & me rendit au sommeil. A mon réveil je me retrouvai dans le petit Hermitage, où je vis tranquille, & d'où j'écris.



# MEMOIRES

De SÉTY.

## XXIII. LETTRE

SOUCTI à Mis LÓOLY. *Charlesbury*

le 5. Novembre.

Plus vous trouvés de difficultés à m'écrire, plus chère *Séty*, vos Lettres me font de plaisir. Mais devrois-je toujours le répéter, & n'en êtes vous pas persuadée? L'aimable *Fani* doit être aussi sûre de mon Amitié. Elle demande des Conseils! Que pourrois-je lui dire, que sa Raison ne lui dicte pas? A quoi sert-il d'en donner contre l'Amour? Cette Passion semble être indépendante de nôtre être, & c'est peut-être la seule, dont nous ne soions pas les Maitres. Dire que *Fani* a eû tort de promettre si légèrement sa Main au Lord *Glasfon*; ce seroit lui donner des regrets inutiles: Blâmer le passé est une foiblesse; l'on ne doit envisager que l'avenir. Que *Mis W.* agisse naturellement; l'excellence de son Caractère rendroit sa dissimulation plus blâmable. Rien ne nous rend plus coupables que des Vices hors de nôtre Nature, & un Cœur vertueux, qui se tourne aux Vices, se porte à plus

d'excès que celui qui dans son principe est vicieux.

La voilà à la Campagne avec ses deux Amans. L'on n'est jamais plus à portée de conoitre les Homes, qu'en vivant familièrement ensemble. Il en coute peu, de dissimuler quelques heures en Compagnie, mais c'est avec peine qu'on se voile dans le particulier: Que *Fani* ne se laisse pas séduire par l'extérieur du Vicomte. La belle Figure d'un Epoux est une foible consolation, lors qu'il nous rend malheureux: Il n'est que trop vrai, qu'il est difficile de résister au panchant d'une première-vüe. Incapables de voir l'Ame des Homes, nous croions la lire dans leurs yeux. En vain les exemples nous prouvent la fausseté de cette preuve; l'orgueil nous persuade nôtre pénétration. On souhaite tant de déchiffrer les Homes, qu'on ne se donne pas la peine de les examiner.

Si Milord *Betford* est tel, qu'il a paru à ma *Séty*, quel Home! Qu'il est rare d'en trouver à cet âge, qui en se mettant au dessus des Préjugés du Monde, ose être sage. La Conversation, que vous m'avez rendue, m'a fort amusée. L'Esprit des Acteurs y brille à chaque Phrase; on voit, dans ce que dit *Fani*, cette considération ironique que les Femmes qui plaisent, affichent pour

celles, qui aussi jolies qu'elles, n'ont pas le même avantage; mais devoit-on persister de malheureuses Compagnes, lorsqu'on ne peut dissimuler, qu'elles se mériteroient autant que nous? Frivole gloire, qui come *Betford* l'a fort bien remarqué, ne dépend que de la Mode.

Le propos rompu de *Charlotte* est celui d'une Femme, qui veut faire la savante sans connoissance; une Coquette, qui ne parle que Pompon, est moins ridicule qu'une Femme qui cite. Si *Mis W.* continue ainsi, elle ne réussira pas au but de son stratagème; & l'aimable *Fany*, pourroit bien avoir mieux conçu ses mesures pour le projet que je lui soupçonne.

Je ne puis m'empêcher, en réfléchissant aux Masques dont les Homes se servent pour nous tromper, de songer à *Mad: D:* Cette Dame, peu après mon arrivée, vint me faire une Visite avec sa Fille. Ma Tante, qui avoit quelque Afaire, me pria de la recevoir: *Mad. D.* a 50. Ans. Son air est prévenant & promet un excellent Cœur. Elle me salua avec un air de Cordialité campagnard; m'appella ma belle Demoiselle & me prévint par la naïveté de ses politesses. *Mis* a 20. ans & prétend avoir plus de manières, ayant été 2. ans en Pension à *Cambridge*. Je le vis à sa révérence & à son Compliment.

Son petit air pincé me déplût autant, que l'air de franchise de sa Mère m'avoit fait plaisir. A peine fumes nous assis, que Mad. D. me comença son Histoire & au bout de deux heures, je fus informée au parfait de la façon dont Mr. D. Gentilhomme & Ecuier, lui avoit fait la Cour, & des Partis qu'elle avoit refusés pour lui. Après cela Mad. l'Ecuière s'étendit sur sa bonté, sur la façon dont elle traitoit ses Domestiques, sur l'union qui régnoit entre elle & son Epoux, & réussit à me donner aussi bone opinion de son Caractère que mauvaise de son Esprit. Mis levoit les Epaules & n'interrompoit sa Mère que pour demander de tems en tems des nouvelles d'*Oxford*.

Les deux Dames parties, ma Tante me demanda mon jugement. Mais, dis-je, Mad. D. aime à parler & ne sachant rien que ce qui a raport à elle, c'est sa seule Conversation. Du reste elle me paroît une Femme excellente. Mais que devins-je, lorsque ma Tante me dit, que c'étoit la plus méchante de la Province; que ses Domestiques ne pouvoient vivre chez elle, & que pour fuir son humeur, son Epoux n'avoit de ressource que la Chasse.

Le défaut de Mad. D. d'entretenir les autres de soi n'est que trop comuir: C'est le lien de la Société. On se cherche avec em-

proffement, pour s'ennuier, ou plutôt pour  
 ne s'écouter jamais. Rien de si amusant  
 que d'examiner une grande Compagnie, où  
 chaque Individu ne pense qu'à trouver l'oca-  
 sion de dire ce *pour moi*, Mot favori de tout  
 le Genre-Humain. Il y eût hier une nom-  
 breuse Assemblée chez ma Tante, assez choi-  
 sie, pour que chaque Individu eût à citer  
 beaucoup de jolis traits. J'y vis que l'a-  
 mour même, qui se vante de n'aimer que  
 l'objet de son hommage, n'en est point  
 exempt. Milord St. rend depuis quelque  
 tems des soins fort assidus à Mis L. qui, à  
 ce qu'on dit, le paie de retour. Ils sont  
 sans cesse ensemble & se quittent avec peine.  
 Déjà lié avec Mis L. à *Oxford*, je la vois  
 souvent ici & suis souvent témoin de la Con-  
 versation de ces deux Amans. *Avés vous re-*  
*marqué*, dit Mis, *le deuit qu'a eût le Lord R.*  
*lors que je vous ai donné ce Bouquet? Il me rend*  
*des soins depuis quelque tems.* „ Oui, re-  
 „ prend St. & pour me punir, il en  
 „ conte à la languissante F. que pour récom-  
 „ penser de ses avances, j'ai feint d'aimer 8.  
 „ Jours”. *Ab!* reprend la Mis, *vous n'êtes*  
*pas le seul, & dans le tems que le Chevalier B.*  
*m'en contoit, elle a tout fait pour me l'enlever.*  
 C'est ainsi qu'ils se cherchent pour se van-  
 ter de leurs Conquêtes & que le Monde se  
 rassemble, pour s'ocuper de soi; mais si

l'on ne veut pas sortir de soi même; pourquoi se livrer à ce tourbillon? Il n'y a que l'Amitié qui soit une véritable Société. Quand, chère *Séty*, séparée du monde qui nous obsède, pourrons nous nous prouver réciproquement combien nous nous aimons? \*

SOUCTY.

XXIV. LETTRE.

*Mis* SE'TY LOOLY à *Mis* SOUCTY SIDRY.

*Harborough le 10. Nov.*

**T**outes les fois que je reçois une Lettre de ma chère *Soucty*, je crois ressentir tout le plaisir dont mon Cœur est capable. Mais come en les lisant, mon Amitié s'augmente chaque fois que j'en reçois des nouvelles, ma satisfaction augmente aussi.

Quel sentiment, que celui de l'amitié, & qu'on est heureux de le sentir! Un de nos Poètes dit: *Que sa rareté vient de ce que peu de personnes la veulent paier*: mais le plaisir d'aimer, n'est-il pas aussi grand pour les Cœurs sensibles, que celui d'être aimé? Je crois plutôt que peu la conoissent, & moins encore en sont capables. Ils faut pour l'amitié une délicatesse dans les sensations, que le Ciel n'a pas acordée à tous les Homes, Quelle reconoissance ne lui dois-je pas? Est-

il possible qu'il y ait une volupté plus douce, & celle des plaisirs pourroit-elle l'égalé ? C'est celui de l'Âme, & ceux qu'elle procure, sont autant au dessus des autres, qu'elle l'est du Corps.

Ma chère *Souley* m'accuse de prévention pour le Lord *Betford*, mais si elle le conoissoit, elle seroit forcée d'avouer, qu'il y a des Homes, qu'on peut admirer : Elle se défie de l'étalage qu'il fait de sa raison ; se parer de toute sa Vertu, c'est sans doute un orgueil, qui lui ôte son éclat ; mais lors que la Raison est la moindre qualité, n'est-il pas permis de l'afficher ? On ne juge jamais mieux de la frivolité des avantages extérieurs que lorsqu'ils sont unis au solide. Le Caractère de *Betford* fait oublier qu'il a une Figure séduisante, un Esprit orné de grâces, & un Commerce charmant ; ou plutôt, ses différens mérites semblent tirer leur éclat l'un de l'autre & se le réfléchir.

Mais laissons juger *Mis Sidry*. Qui pourra mieux décider de la Vertu que l'admirable *Souley*, qui possède elle même, à un si haut degré, toutes les qualités qui méritent ce titre ?

Le lendemain de l'arrivée de nos Lords, come j'avois veillé assez tard, j'étois encore occupée à arranger un négligé, lors que *Fani* entra.

*Au miroir s'écria-t-elle, en se jettant à mon Cou, mais cela est délicieux! Jamais encore je n'ai eü l'avantage de voir Mis Looly devant une Glace. Tel est le pouvoir de nos Seigneurs de Londres; ils n'ont qu'à paroître pour faire courir une Femme à sa Toilette. Mais quoi, continua-t-elle en riant; Séty rougit! Ah! c'est pousser la singularité au comble.* „ *Moi, rougir! repris-je, en tâchant de me remettre du trouble involontaire, où son persiflage m'avoit jettée; „ pourquoi rougierois-je? Qu'y a t'il de „ plus naturel que d'essaiier quelque peu de „ l'art de Fani? Si elle l'emploïoit seule, „ elle enchaineroit encore le pauvre Lord „ Betfort à son Char: Ma Charité m'en- „ gage à le garantir de ce malheur.*

*La Charité, reprit Fanni en éclatant, est placée du dernier bien; d'autant plus . . . Mais pourroit-on savoir ce que Mis Looly pense de nos Hôtes?* „ *Le Vicomte est très „ beau & Glaston porte sur son Visage l'em- „ preinte de l'excellence de son Caractère. Il „ mériteroit, un autre fort & je crois qu'il „ rendra une Femme plus heureuse que „ Staford, malgré l'avantage de sa Figure.*

*Fort bien, Séty, reprit en souriant ma chère petite Sœur, je vois où tend la Morale; mais pouvés vous comprendre l'enthousiasme, que Stafort a pour Betfort: „ Il fait ho-*

„ neur au Vicomte, & pourroit produire  
 „ qu'il peut y avoir du discernement avec  
 „ un Orgueil excessif.

*Honneur au Vicomte ! Que peut-il trouver à Betford ? Un Home qui affiche la Raison, un Petit-Maitre à sentence. Rien n'est si affomant & le Fat le plus frivole, est moins maussade que celui qui joue la Raison.* „ Jouer ! Mais „ ne peut-on, sans rien jouer, parler sensément ? Et croiriez vous Fany ! que tout „ ce qui sort de la Sphère de la frivolité „ est pédanterie ?

Non, Séty ! mais étaler, à propos des choses les plus communes, des tirades de Morales ; ne parler que par Sentences ; fronder toutes les erreurs reçues ; c'est afficher le pédantesque . . . Le Lord Betfort, ajouta-t-elle en souriant, & voulu sans doute prévenir la sage Mis Looly ; il savoit le moïen de lui plaire. Mais croiez, chère Séty, qu'une Femme fait mieux de se laisser séduire par une belle Jambe que par de bons propos, du moins on est sûr de trouver chez les premiers, les qualitez qu'on y a cherché, mais souvent dans ces beaux étaleurs de Sentence, on n'y découvre qu'une rapsodie de Maximes, tirées de quelque antique Livre de Morale.

„ Et bien, repris-je, en me levant avec  
 „ un dépit, dont il m'auroit été difficile de dé-  
 „ chiffrer la Cause, Toies sûre Fany, que

je n'en serois pas la dupe. Mais pour-  
 quoi Milord *Betford* se seroit-il déguisé  
 pour me plaire, il m'a pris pour *Mis*  
*Charlotte*, votre Sœur, n'a pas une si grande  
 réputation de Sagesse ? *Betford* a sûre-  
 ment de l'Esprit, reprit *Fany* ; *Staford*  
*l'assure* ; il en a trop pour ne pas bien juger.  
 Lui a-t-il fallu plus d'un instant, pour déchif-  
 frer le Génie de l'aimable *Séty* ? Enfin,  
 ajouta *Fany* en riant, si *Betford* n'a pas cher-  
 ché à vous plaire, je ne lui pardonne point d'a-  
 voir osé soutenir qu'une Femme ne devoit pas  
 chercher à plaire uniquement par sa Figure ;  
 que la Médisance prouvoit plutôt la méchanceté  
 que la finesse d'un Esprit ; qu'on ne pouvoit trop  
 apprendre à penser & mille autres absurdités,  
 aussi insoutenables.

Nous descendimes en achevant ce Dis-  
 cours. Les deux Lords *Staford* & *Glaston*  
 nous atendoient à la Sale du déjeuner. L'on  
 voulut attendre *Betford*, mais *Staford* s'a-  
 dressant à moi, me pria de l'excuser, s'il  
 n'avoit pas l'honneur de déjeuner avec nous,  
 Des Affaires indispensables le privant de ce  
 plaisir. Je répondis assez froidement, que  
 nous aurions été charmées de profiter de sa  
 Compagnie.

Si *Mis W.* reprit le Vicomte, en se pla-  
 çant à côté de moi, vouloit me promettre  
 de ne pas me trahir auprès de mon Ami,

je lui ferois convenir que fon absence est excusable.

Milord Betford est libre ici, repris-je, d'un air indiférent, & nous ne gênerons point les Mistères.

Mais, quoi? Mis! pas la moindre curiosité?

Non, Milord! Je n'en eû jamais sur les secrets d'autrui.

Mon Ami seroit puni, si je ne vous aprenois le sien & je l'aime trop pour ne pas être indiscret.

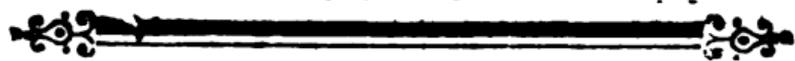
L'Afaire dont il s'agit, continua *Staford*, s'adressant à toute la Compagnie, regarde une jeune Personne élevée dans la Maison du Lord Comte de M. Ce Seigneur, Oncle de *Betford*, par amitié pour lui ne voulut jamais se marier & vécut durant la plus grande partie de sa vie avec une Païsane, dont il n'eût qu'une Fille, qu'il éleva come la sienne propre, sans cependant songer à lui faire part de ses Biens. Le Lord M. es-  
péroit sans doute vivre assez longtems pour l'établir. Etant tombé, il y a environ un An, dans une Malsdie fort dangereuse, il écrivit à son Neveu & l'engagea à revenir incessamment recueillir ses derniers sours, *Betford* partit en poste, & arriva quelques momens avant sa mort, hâtés encore par le chagrin qu'il ressentit de l'ingratitude de

sa Maitresse, qui le voïant sans espérance, s'enfuit avec un Laquais, après avoir emporté tout ce qu'ils purent.

Sa Petite, âgée de 15. Ans, ne voulut point suivre sa Mère & resta au Chevet du Lit du Lord, durant toute sa maladie, dans le plus profond désespoir. Quelque touchant que fût ce spectacle, trop aigri contre la Mère, M. ne voulut plus voir sa Fille & la fit chasser hors de chez lui. A peine eut il le tems d'apprendre ses particularités à *Berford*, qu'il expira & lui laissa des Biens très considérables.

Mais je m'aperçois, que déjà mon Epitre est immense. Adieu chère *Soucty* ! Au premier Courrier vous aurés la fin de cette Histoire. Aimés moi toujours & pensez quelquefois à vôtre SETY LOOLY.





## NOUVELLES ACADEMIQUES.

**L**A Société littéraire de CHALONS - SUR - MARNE, tint sa première Séance publique à l'Hôtel de Ville, le 4. Juin dernier. M. l'Evêque & M. *Barberie de Saint-Contest de la Chataigneraie*, Intendant de Champagne, Président honoraire de cette Société, y assistèrent avec M<sup>rs</sup>. les Officiers municipaux en corps.

M. *Fradet*, Secrétaire de l'Intendance de Champagne, Directeur en exercice, ouvrit la Séance par un Discours dans lequel, après avoir donné au zèle de M. *Dupré d'Aulnay*, Chevalier de l'Ordre de *Christ*, Fondateur de la Société, les louanges qui lui sont justement dûes, il fit les éloges de M. le Comte de *Clermont*, Prince du Sang, Protecteur de la Société; de M. l'Evêque & de M. l'Intendant. Delà passant aux objets dont les Académies devroient principalement s'occuper, Mr. *Fradet* établit que tout Corps littéraire, s'il veut se soutenir & se rendre utile, doit nécessairement comencer par se faire un plan d'étude, & le suivre. Il exposa succinctement celui que la Société s'est formé. Il anonça qu'elle se proposoit de faire des recherches sur l'Histoire naturelle, Eclé-

siastique, civile, politique & littéraire de la *Champagne*, & fit voir que cette Province offre, dans ces différens genres, des sujets aussi grands, aussi curieux & aussi intéressans, qu'aucune autre partie du Roïaume....

M. de *Relongue de la Louptière* Associé externe, lut ensuite une Pièce mêlée de prose & de vers, sur le sujet de l'Assemblée.

Après la lecture de ces deux Discours, M. l'Abé *Suicer*, Licentié ès-Loix, Secrétaire perpétuel, rendit compte au Public de l'établissement & des progrès de la Société, & lut les extraits des Ouvrages présentés dans les Séances particulières au nombre de plus de 40. sur l'Histoire, la Morale, la Physique, &c.

**L**E 25. Août dernier Mr. l'Abé *De Repas*, Académicien honoraire, ouvrit la Séance publique de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de **DIJON**, par un Discours sur les Causes des faux Jugemens. Ce Morceau donna une nouvelle preuve des Talens de cet Auteur, déjà connu par plusieurs Ouvrages, marqués au Coin de la justesse, de l'élégance & de la précision.

Mr. *Fournier*, Docteur en Médecine, Membre de l'Académie, lut ensuite un Mémoire sur l'Inoculation.

Mr. l'Abé Richard, Secrétaire perpétuel de l'Académie pour les Belles-Lettres, communiqua des Observations sur quelques Phénomènes de la Foudre, dont il donna une explication très ingénieuse & en même tems très vraisemblable.

Mr. Mevet, Chirurgien Major de l'Hospital & Membre de l'Académie termina la Séance par la lecture d'un Mémoire, sur la nécessité d'enlever de bonne heure les Boutons chancreux du Visage.

L'Académie avoit proposé pour Sujet du Prix de 1756. *De déterminer les causes de la graisse du Vin. & donner les moyens de l'en préserver ou de le rétablir.* N'ayant pas été satisfaite des Mémoires qui lui ont été adressés sur cette matière, elle a renvoyé la distribution du Prix à l'Année 1759. & elle invite les Auteurs à profiter de ce tems, pour faire de nouvelles recherches sur les causes particulières de cette altération, sur leurs manières d'agir, & sur les changemens qu'elles opèrent dans la mixtion du Vin. Ils doivent s'attacher surtout à concilier & à faire quadrer les causes reconnues, avec les moyens proposés pour en prévenir ou en détruire les effets.

Le Sujet de Médecine, pour l'Année 1758. est: *Quelles sont les règles générales*

qu'on doit suivre dans le traitement des Maladies épidémiques commençantes? Et quels sont les moyens d'en découvrir le caractère particulier?

**L**E 12. de Novembre, l'Académie Royale des BELLES-LETTRES tint sa Séance publique d'après la *St. Martin*. On annonça d'abord le Prix remporté par le Père *Olivier*, de l'Oratoire. Ce Prix que M. le Comte de *Caylus* a fondé, devoit être donné l'Année dernière, & avoit été remis à la *St. Martin* de celle-ci. Mr. le *Beau*, Secrétaire perpétuel de l'Académie, lut l'Eloge de Mr. l'Abbé de *Pomponne*. Cette lecture fut suivie de celle de trois Mémoires; le premier, de M. de *Butigny*, sur les *Cicéroniens*; le second, de M. *Dupuy*, sur l'*Oedipe* de *Sophocle*; le troisième, de l'Abbé *Battoux*, sur la Philosophie ancienne.

Cette Académie pour le sujet du Prix fondé par M. le Président de *Noiroîté*, propose d'examiner quel étoit en France l'état de la Marine & du Commerce maritime, sous les deux premières Races?

**L**E 13. de ce Mois, l'Académie Royale des SCIENCES tint son Assemblée publique d'après les vacances. Mr. de *Fonchi*, Secrétaire perpétuel de cette Compagnie, fit la lecture de l'Eloge de l'ancien Evêque de

Mirepoix, & de celui de M. de Cassini. M. l'Abé Nollet lut ensuite des Recherches sur les moyens de suppléer à l'usage de la glace, dans les tems & dans les lieux où elle manque. La Séance fut terminée par un Mémoire de M. Helot, sur l'utilité dont seroit pour le Royaume l'exploitation des Mines. L'Auteur prouve cette utilité par plusieurs exemples.

---

A Mr. C\*\*\*.

[L'Eloge de Mr. le Professeur Lullin que vous avés lu dernièrement dans le *Journal Helvétique*, vous a fait naître l'envie de voir les Vers que je lui adressai, il y a quelques Années, dans un petit Voyage à *Gentoux*, où vous savés qu'il a une belle Campagne; mais ces Vers furent véritablement un *impromptu*; & ils se ressentent peut-être de la hâte avec laquelle ils furent faits; en voici l'occasion & le sujet.

Etant parti en Bateau, avec quelques Étrangers, pour voir ce beau Village, qui est près de *Genève*; & sur les bords du Lac, nous fumes surpris par la nuit, & obligés d'y coucher. La difficulté étoit de trouver, lequoy souper, & nous ne trouvames rien. Si j'eusse été seul, je n'aurois pas hésité de

chercher un azile chez Mr. *Lullin*, persuadé que j'y aurois été bien reçu; mais il y auroit-eu de l'indiscrétion d'y mener trois Inconnus, avec lesquels j'avois fait cette Promenade, & qui craignoient de ne pouvoir apaiser la faim, qui les pressoit. Pour calmer leur inquiétude, je leur dis que je leur promettois un bon repas, à l'aide d'un Enchanteur bienfaisant & genereux, qui le feroit sortir d'un coup de Baguette; mais que pour cet éfet, j'avois certain Grimoire à tracer, & que come ils n'étoient pas initiés à ces mystères, je les priois de s'éloigner un moment, & de me laisser rêver seul. Je sentis qu'il n'étoit pas honête de demander l'aumône en Prose, mais je crûs que cette licence étoit permise en Vers. Je me mis donc à en faire, & quand je les eus écrits, nous les adressames à Mr. *Lullin*. Il s'en amusa beaucoup, & les communiqua à sa Compagnie qui étoit nombreuse. Ils eurent tout le succès que nous pouvions espérer. Nous vimes venir un grand Laquais, qui nous apôta dequoi nous bien régaler. Voici ces Vers.

*A Mr. le Professeur LULLIN.*

**N**ous sommes quatre Pélerins  
 Que le sort a jetté sur ce charmant rivage,  
 Où l'on voit de si beaux Jardins,  
 Qu'on diroit que le Ciel en a fait le partage

Des Fidèles, des Chérubins ;

Ou du moins le séjour du Sage.

Mais nous ne sommes pas des Saints :

Dans ce grand & riche Village ,

Nous ne pouvons trouver ni Poulets , ni Lapin ;

Pas même un morceau de Fromage ,

Et nous n'avons point d'Equipage ;

Nous risquons de mourir & de soif & de faim ,

Si nous n'avons pas le courage

D'implorer vos bontés, en demandant du Pain ,

Et quelque chose d'avantage.

Peut-être seroit ce dommage

De faire une si triste fin ,

Etant à la fleur de notre âge ;

Et nous vous croïons plus humain

Que de nous voir faire n'obfrage ,

Sans daigner nous tendre la main.

On publie ici pour certain ,

Que de vos Biens vous faites tel usage

Qu'un malheureux jamais ne vous implore envain ;

Et chacun en rend témoignage.

Passé encor si des Éléments

Nous eussions éprouvé la rage ;

Peut-être eussions nous pu nous sauver à la nage.

On diroit, en riant de ce Pèlerinage,

Ce sont de justes châtimens :

Pourquoi s'exposer à l'orage

Et risquer les Evénemens ?

Mais le Ciel étoit sans nuage

Et tout nous promettoit un fortuné passage :

Et voies mon aveuglement ,  
 Je prédis un heureux Voïage.  
 Vous pouvés d'un mot seulement ,  
 Faire réussir ce présage.

• Mais pourquoi perdre les momens ?  
 Le Souper va venir , Lullin , j'en ai pour gage  
 La grandeur de vos Sentimens.

Après avoir reçu ces marques de la géné-  
 rosité de Mr. *Lullin* , nous lui envoïames  
 ces Vers , pour remerciement.

Quand on croit à la Providence ,  
 On ne désespère de rien.

Pour moi , je crois que tout est bien ;  
 Nous en faisons l'expérience.

Il est vrai que sans vous , tout auroit été mal ;  
 Puisque par un fort trop fatal ,  
 Nous marquions fort de toutes choses,  
 Mais vous faites naître des Roses ,  
 Où croissoient de tristes Chardons.

Vous êtes Enchanneur ; mais vous êtes des bons ;  
 Vous venés d'en fournir la preuve :

Quand tous sembloit contraire à nos desirs ,  
 Que nous faisons la triste épreuve  
 Que l'on peut pousser des soupirs ,  
 Même dans le sein des Plaisirs ;

Vous avés surpassé , *Lullin* , nôtre espérance ;  
 Et de vôtre bonté , nous sentons les éfets ;  
 Mais pour célébrer ces Bienfaits ,  
 Il nous faudroit vôtre Eloquence.

## E N I G M E.

**A**dmire un peu, Lecteur, mon étrange structure :  
 Sans Jambes, j'ai mon Corps; j'ai des Poi-  
 gnets, sans Mains;  
 J'ai même un Cou, sans Tête & je sers aux Humains:  
 Devine maintenant quelle est donc ma nature.

COMPAS & CHANDELLE sont les Mots  
 des Enigmes de Novembre.

## T A B L E.

<b>L</b> ettre à M. le Professeur Vernet, sur ces <i>Paroles de J. C. Tout ce que vous de-    manderés au Père en mon nom, il vous    le donera.</i>	669
<i>Aux Editeurs sur Erasme.</i>	677
<i>Exhortation aux Princes, traduite du La-    tin d'Erasme.</i>	682
<i>Discours sur la Confiance en Dieu.</i>	688
<i>Essai sur l'Histoire</i>	710
<i>Lettre à M. R.</i>	720
<i>L'Abeille Littéraire</i>	736
<i>Mémoires de Sép.</i>	750
<i>Nouvelles Académiques</i>	762
<i>A Mr. C. en Vers.</i>	766
<i>Vers à Mr. le Prof.</i>	767
<i>Remerciement au même</i>	769
<i>Enigme.</i>	770



